

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTREAL, JEUDI, 15 SEPTEMBRE 1870.

No. 19

SOMMAIRE DU No. 19. —15 Sept., 1870.

Agronomie.

LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.— Chapitre XVII. Marcel écrit à son père une partie des bonnes choses qu'il ap- prend à l'école d'agriculture.....	289
REMARQUES ET DONNÉES SUR NOS COQS ET POULES DOMESTIQUES, AUJOURD'HUI EN CANADA.—Remarques pratiques. Ponte d'hiver. Nourriture d'hiver et lo- gement.—Ls. Lévêque, M. C. A.....	290
AGRICULTURE.—Causerie. Le curé et ses ha- bitants. De bonnes laitières, parfaite- ment soignées, devront donner au moins 150 lbs chacune.....	291
L'EXCÈS DE NOURRITURE CHEZ LES ANIMAUX. ENGRAIS DIVERS QU'IL IMPORTE DE RECUI- LIR.—Purins et matières fécales. La Colombine. Les cendres. Les vieux cré- pis. Le plâtre. La suie. Autres engrais, etc., etc. Les os. Superphosphate de chaux. Les engrais verts.—A. Leroy...	294
LES LITIÈRES SUPPLÉMENTAIRES.—Différence dans les pailles. Conserver vos fanes de patates. La fougère. Les feuilles. La tourbe. Le bran de scie. Le tan. Les gazons. Les terres sèches.—A. de La- vallette.....	295
DONNEZ DU SEL.—L'homme, Médecin-vétéri- naire.....	297
Notes de la Semaine.	
EXPOSITIONS DE COMTÉS.—Terrebonne. Pro- duction de la viande ou du lait. Moyens suggérés pour rendre le progrès plus gé- néral. Primer le troupeau plutôt qu'un seul animal. Moyen d'obtenir des Fer- mes-modèles dans chaque paroisse. Réorganiser le bureau du Conseil Agri- cole. Entomologiste provincial. Cultiver moins grand, cultiver mieux. Part du Clergé dans l'amélioration de l'agri- culture. Comté de Laval.....	297
LECTURE SUR L'AGRICULTURE A STE. ROSE...	299
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE TER- REBONNE.—Liste des prix décernés à l'exposition tenue à Ste. Thérèse le 6 septembre, 1870.....	300
QUESTION.—Un Abonné.....	301
Apiculture.	
LES ABEILLES EN SAISON MORTE.....	301
Coin du Feu.	
MÉTHODE FACILE POUR APPRENDRE A LIRE AUX ENFANTS.—L'abbé Thiennot.....	302
Feuilleton.	
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—L'Eldorado. Le puits.....	303
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	304

Pour la *Semaine Agricole.*

La routine vaincue par le progrès.

CHAPITRE XVII.

MARCEL ÉCRIT A SON PÈRE UNE PARTIE
DES BONNES CHOSES QU'IL APPREND A
L'ÉCOLE D'AGRICULTURE.

Une seconde lettre de Marcel ne se fit pas attendre. M. Martineau et sa fille qui se trouvaient chez Progrès à l'arrivée de cette lettre, fut prié d'en faire la lecture. Ce bon fils exprimait à ses chers parents la joie qu'il éprouvait d'être dans une institution aussi utile que celle d'une école d'agriculture. Outre les bons camarades qu'il y avait rencontrés, les excellentes leçons qu'il recevait du directeur et des autres professeurs, étaient pour son intelligence une véritable jouissance.

Comme il était persuadé qu'une des dernières leçons qu'il avait reçues, pourrait être utile à ses parents, il leur en fit part sous forme de conseil, de la manière suivante :

“ Mes chers parents, vous savez toute la peine que nous avons eue à paver nos écuries et la bergerie ; eh, bien ! aujourd'hui, je suis convaincu qu'il serait plus avantageux de les dé-paver et je vous conseille de le faire.....”

A ces mots, la mère interrompit M. Martineau et s'écria :

—Pour le coup, j'ai été assez long-temps dans la boue et dans le fumier des étables, quand elles n'étaient pas pavées, pour ne pas vouloir recom-mencer.

—Mais, attendez donc, ma chère Marguerite, vous savez bien que Marcel est encore plus propre que vous, dit Eléonore ; il faut voir ce qu'il va dire.

—Non, non, je ne veux pas qu'on dépave mon étable, reprit la mère.

—Allons, Marguerite, dit M. Martineau, j'ai vu en Allemagne des étables plus propres que la vôtre et qui cependant n'étaient pas pavées. Voulez-vous faire comme Pierre Routineau qui ne veut rien entendre de ce qu'on lui dit.

—Non, repliqua Marguerite, et pourvu qu'on ne me laisse pas dans

le fumier, c'est tout ce qu'il me faut, et on continua la lettre de Marcel.

“ Puis, lorsque vous aurez dé-pavé vos étables, vous en enlèverez la terre tant que vous vous apercevrez qu'elle a été pénétrée par les urines et le jus du fumier, et.....”

—Bon, cria de nouveau Marguerite, nous voilà encore dans une cave au lieu d'une étable ; moi qui n'ai pas voulu, quand on a pavé, qu'on ôtât cette terre que je croyais cependant bien bonne, parceque je voulais que le sol de mon étable fut plus haut que la cour.....

—Mais, écoute donc, dit Progrès ; pourquoi interrompre à tout propos ? Les réflexions viendront ensuite. Et M. Martineau continue ainsi : “ A la place de cette bonne terre que vous porterez sur votre fumier, ce qui remplira pas mal la fosse, vous mettez de la marne, jusqu'à ce que vous ayez atteint la même hauteur qu'avait votre pavage ; vos étables seront plus saines qu'avant, parceque la marne boira toutes les urines.”

M. Martineau s'arrêta et dit à Marguerite :

—Eh ! bien, la mère, qu'en pensez-vous ?

—Ah ! dame, je ne m'attendais pas à cela ; mais il me semble que les animaux enfoncez dans cette marne ?

—Ecoutez, reprit M. Martineau continuant sa lecture :

“ Chère mère, vous mettez votre litière sur cette marne et par ce moyen, vos bêtes seront parfaitement couchées ; et lorsque vous vous apercevrez que l'urine abondante des vaches, surtout lorsqu'elles mangent du fourrage vert ou des légumes, restera sous la litière, vous ferez piquer la marne au moyen d'une fourche ; à l'instant, toute l'humidité pénétrera dans la marne par ces trous ; et vos étables seront toujours parfaitement sèches.”

—C'est bien, dit à son tour Progrès, mais tout le bon jus qui allait dans ma fosse à fumier sera perdu.

—Je ne le pense pas, dit M. Martineau, le professeur de Marcel ne peut pas faire une faute pareille ; voyons :

“ Lorsque vos bêtes auront séjourné quatre ou cinq mois sur cette marne, elle sera si mouillée que l'urine ne pourra plus y pénétrer ; alors, il sera temps de l'enlever ; vous en ferez un tas à part ; il ne faut pas le mêler

avec votre fumier de paille ; et vous mettez de la nouvelle marne dans vos étables."

"Ce fumier de marne sera excellent dans vos terres froides, et comme il se conserve bien dans son état primitif, surtout quand il est hors des étables, vous pourrez attendre d'en avoir un bon tas pour le mener sur vos champs où il vous servira d'engrais et d'amendement."

Tout le monde fut bien étonné du contenu de la lettre de Marcel : on n'avait jamais eu une idée pareille. On discuta cette grande affaire toute la soirée, et il fut décidé qu'on suivrait le conseil du professeur.

Marguerite ajouta pourtant :

—Mais c'est bien aisé à Marcel de dire : dépavez vos écuries, enlevez la terre, apportez, à la place, de la marne etc., mais il faudra de l'argent pour faire tout cela.

—Ma chère Marguerite, dit M. Martineau, ne sommes-nous pas convenu que la rente du prix des terres de la bonne femme serait employé à faire des améliorations à vos cultures ?

—Oui, Monsieur, mais ce n'est pas de la culture cela.

—C'est vrai, dit Progrès.

—Vous croyez donc, mes amis, reprit M. Martineau, que ce n'est pas de la culture que d'augmenter beaucoup vos fumiers ?

—M. Martineau a raison, dit Progrès. Allons, femme, tu sais bien que tu fais quelques petites aumônes l'hiver ; eh bien nous prendrons Bardin et Souchet qui souffrent de la faim pendant cette saison, et dont les enfants vont demander leur pain aux portes ; ils ne peuvent pas travailler quand il pleut ou quand il gèle ; mais ils pourront m'aider à dépaver nos étables. D'ailleurs, il vaut mieux faire travailler les gens, que de leur faire l'aumône à rien faire.

—Oui, oui, ma bonne Marguerite, dit Eléonore, vous ferez d'une pierre deux coups, et puisque Dieu vous a envoyé un peu d'argent que vous n'avez pas gagné par votre travail, il faut bien lui en donner sa part ; et la meilleure manière n'est-elle pas de faire l'aumône en procurant de l'ouvrage aux nécessiteux ?

—Vous avez raison, Mademoiselle, vous parlez aussi bien que M. le curé ; on dirait que vous lisez dans les gros livres. Oui, notre pasteur qui aime tant qu'on fasse travailler, vous ferait un remerciement qui en vaudrait la peine, s'il vous entendait ! Allons, c'est décidé, nous allons dépaver nos étables et y mettre de la marne.

Il fut résolu qu'on commencerait dès le lendemain, car le temps était à la gelée. Progrès envoya donc son serviteur pour dire à Bardin et à Souchet de venir en journée, le lendemain. Ces deux indigents profitèrent d'une si bonne occasion que leur offrait la Providence.

Remarques et données sur nos coqs et poules domestiques, aujourd'hui en Canada.

—
REMARQUES PRATIQUES.

Ponte d'hiver.

(Suite et fin.)

Il leur donnera une même mesure de nourriture pendant quelques jours et il jugera d'après les indices de leur tête si cette quantité leur est suffisante. Si elle l'est, en peu de jours, il verra croître leur crête, oreilles et barbillons, et delà, il conclura que l'excitation commence à se faire chez elles ; alors, il augmentera graduellement leur portion de nourriture jusqu'à ce que les deux tiers donnent des œufs. Une fois ses poules en train de pondre, il continuera la même quantité de nourriture et pas plus jusqu'à la fin de la saison de la ponte. Si dans le cours de la ponte du printemps qui doit durer trois mois, la poule prenait plusieurs jours consécutifs de repos, c'est qu'elle a les ovaires paresseux, ou qu'elle a quelque indisposition. Si, au contraire, elle continue de pondre au-delà de son temps, c'est signe qu'elle est trop bien nourrie et quelle s'épuise, épuisement dont elle se ressentira plus tard au détriment du possesseur. Quand les poules arrêtent d'elles-mêmes de pondre, à la fin de chaque saison, sans anticiper sur la suivante, le cultivateur ou l'amateur peut conclure avec droit, que ses soins sont convenables. Après la ponte du printemps, en continuant à donner la même quantité de nourriture il assurera la ponte d'été ; l'excitation étant finie avec la ponte du printemps, ou plutôt la ponte avec l'excitation, la même mesure qui a amené celle du printemps joint au repos que prennent les poules sera suffisante pour créer une nouvelle excitation qui donnera le même résultat. L'intervalle entre la ponte d'été et celle de l'automne étant très court, il faut une grande attention pour ne pas faire continuer celle de l'été au détriment de l'autre.

La ponte d'automne commencée, il faut songer à assurer celle d'hiver, pour cela il faut veiller ses poules et leur retrancher presque absolument la nourriture vers le milieu de cette ponte, qu'on les laisse courir la glane pour vivre, si elles ont accès aux champs, ou qu'on leur donne juste assez pour les tenir en bonne santé, si elles sont renfermées dans une cour. Alors, leur excitation ne tardera pas à diminuer, elles ne donneront plus que quelques œufs et les germes qui grossissent dans leurs ovaires (rocher) pour devenir œufs resteront inactifs. On les tient dans cet état jusqu'à ce qu'on les mette en hivernement, généralement, en novembre. (Chez le cultivateur c'est tout le contraire qui se pratique, on laisse les volailles se gober

ger dans la grange, elles mangent aussi avec les porcs et entrent en hivernement très grasses, alors il n'y a plus de possibilité de leur causer de l'excitation par de la nourriture, il n'y a que le soleil du printemps qui les réveille.) Aussitôt établies ils commenceront le même procédé que pour les autres pontes, et on leur causera de l'excitation par de bons soins qu'elles goûteront d'autant plus qu'elles n'en ont pas eu depuis un certain temps.

Les germes des œufs de la ponte d'automne restés en arrière se muriront alors et les poules les rejeteront sous forme d'œufs au complet ; et cette nouvelle excitation allant toujours croissant pendant quelque temps fait qu'elles avancent leur ponte du printemps, de sorte que la balance de la ponte d'automne et un accointement sur celle du printemps feront une bonne somme d'œufs pondus l'hiver. Comme les œufs frais sont plus recherchés dans cette saison et qu'ils sont d'un plus haut prix, nous croyons qu'il est avantageux de se les procurer.

Nourriture d'hiver et logement.

Nos poules qui sont de plusieurs races et qui nous donnent autant d'œufs l'hiver et peut-être plus que celles d'aucune autres personnes placées comme nous au nord du St. Laurent et aux pieds des Laurentides, n'ont jamais eu d'autre grain que de l'avoine. L'expérience nous a démontré que ce grain, s'il est de bonne qualité, est une nourriture suffisante et économique pour les volailles. Deux gallons d'avoine par jour fournissent une nourriture convenable et abondante pour cinquante poules, ce qui fait trente six minots pour les six mois d'hiver, depuis le premier novembre au trente avril. A ce grain il faut joindre une certaine quantité de mortier frais et aussi de vieux, que l'on peut disposer dans une auge dans un coin du poulailler, mais à couvert des ordures des volailles ; aussi des os broyés, une fois par semaine. Tous les os sont bons et il en faut peu. Un billot de deux pieds de haut sur un pied de diamètre et une vieille hache en guise de marteau, suffisent pour les écraser. Il faut faire attention de les casser assez menus pour que les poules les avalent facilement, sans quoi on court le risque de les étrangler. Il y a sans doute des grains tels que blé, orge, blé-dinde et le sarazin qui sont plus excitants que l'avoine, mais nous ne les avons jamais employés, nous les considérons trop échauffant pour une nourriture quotidienne, et il vaut mieux ne pas trop forcer ses poules, à moins que l'on veuille les changer tous les deux ans, ce qui a ses inconvénients. Peu de poules dans leur première année font une ponte d'hiver. Il vaut mieux se défaire des vieilles, graduellement.

Il faut dans le logement 10. de l'es-

pace ; 2o. de la lumière ; 3o. une température assez chaude pour qu'il n'y gèle pas. Enfin, une certaine propreté. Si votre étable est grande laissez-y vaquer vos poules pendant le jour.

Si, malgré votre vigilance et la bonne nourriture, elles ne pondent pas, c'est que le logement leur déplaît, ou ne leur convient pas : Un carreau de vitre ouvert ou fermé, un perchoir déplacé, un peu plus d'espace ou de lumière, même d'ombre dans un coin ou un autre, un rameau vert de sapin ou de pruche au milieu du poulailler, enfin quelque chose de nouveau peut changer la monotonie de leur habitation et les satisfaire de manière à produire d'heureux résultats.

La poule a le système nerveux très délicat ; elle est très sujette à l'ennui, surtout lorsqu'elle est grasse. Cette dépression de son système nerveux nuit au travail de ses ovaires. Il faut trouver le moyen de la distraire soit en changeant sa diète ou l'apparence de son logement.

Ce que nous avons avancé plus haut sur la constitution physique et morale de la poule domestique, la théorie et la pratique des soins à lui donner est basé sur une observation de plusieurs années. Et quoique observateur et amateur nous avons été longtemps à comprendre ces oiseaux. Nous n'avons jamais trouvé rien de complet sur le sujet dans aucun des livres qui nous sont tombés sous la main. Tous ces auteurs nous ont toujours dit de leur donner une bonne et abondante nourriture, sans jamais nous parler de la leur diminuer ou retrancher même, selon les circonstances. Il est certain qu'il faut un système raisonné pour tirer tout le profit possible de sa basse-cour. En continuant son mode ordinaire, le cultivateur ne se rendra jamais justice, il dépensera l'hiver pour ses poules tout le profit qu'elles lui auront donné l'été.

Pour être plus certain de ne pas perdre d'œufs et nous rendre un compte fidèle de leur nombre nous laissons ce soin à une seule personne, ordinairement au plus jeune employé sur la ferme. Nous lui donnons comme prime d'encouragement "un sou" par chaque douzaine qu'il apporte à la maison. Chaque soir le nombre d'œufs apportés est inscrit avec de la craie sur une planche par la personne qui les reçoit ; le jeune homme tient son compte, comme bon lui semble, pour être compté chaque semaine avec le nôtre et il reçoit ce qui lui est dû. Il est étonnant comme cette prime rend intéressé celui qui est chargé de la besogne de ramasser les œufs. En peu de temps il distingue toutes ses poules et connaît leurs cachettes. Il veille aussi à ce que les poules ne couvent pas inutilement ; il regarde celles là comme des coquines qui le trichent de son dû.

L'automne dernier, nous avons mis

quarante poulettes en hivernement. Sur ces quarante volailles, seize étaient âgées de dix-huit mois et plus. C'était sur ces dernières que nous comptions pour des œufs durant l'hiver ; les autres étaient trop jeunes pour s'y fier. Sur ces seize poules, cinq ont attendu le printemps pour pondre, heureusement, pour nous, qu'un pareil nombre de poulettes précoces ont pris leur place. Ces vieilles poules n'avaient pas fait de ponte d'automne ou une très faible ; elles avaient été soignées pour cela.

Aussitôt entrées pour tout de bon en hivernement nous les avons fait nourrir de manière à les exciter. Elles ont commencé leur ponte en décembre et nous ont donné dix douzaines et deux œufs dans ce mois, et cinquante douzaines et trois œufs pour les trois mois suivants. De sorte qu'une moitié de ces seize pondeuses a donné trente sept œufs par chaque poule et l'autre moitié trente huit, plus encore les trois œufs. Sur les cinq vieilles poules qui n'ont pas pondue, deux étaient trop vieilles, leur capacité était finie. Nous ne savons pourquoi les trois autres sont restées inactives.

Une des poulettes a commencé sa ponte en janvier, les quatre autres en mars, ce qui prouve la supériorité des vieilles poules sur les jeunes pour une ponte d'hiver. En février, ces seize poules avaient payé la dépense de cinquante volailles, y compris les quarante poules, coqs et deux paons, depuis le premier novembre jusqu'au trente avril et laissaient encore une balance en main. Les pondeuses n'étaient pas séparées des autres, toutes mangèrent ensemble. Leur nourriture consistait en bonne avoine, du mortier frais fort de chaux, du vieux mortier, et de temps à autre des os pilés, principalement des os de mouton, on leur donnait aussi ceux de volailles. Les os de porc auraient été meilleurs, mais on les conservait pour en faire du savon. Près de la porte du poulailler, dans l'étable était une boîte remplie de cendre. Le plancher était couvert de trois à quatre pouces de tan de pruche qui avait servi au cuir. Le jour, les volailles avaient liberté franche dans l'étable. Il leur faut du mouvement.

Nous sommes certain que ceux qui suivront notre méthode dans les soins à donner à leurs volailles y trouveront leur compte. Et nous sommes de plus persuadé que quelques uns en suivant la chose de près feront mieux que nous.

En résumé : pour avoir la certitude d'avoir des œufs en hiver, il faut 1o. avoir des poules qui ne sont pas trop acclimatées ;

2o. Que ces poules soient âgées d'au moins dix-huit mois et moins de quatre ans ;

3o. Qu'elles aient peu ou point pon-

du depuis le milieu de septembre jus qu'au milieu de novembre ;

4o. Qu'elles soient nourries de manière à les exciter durant les mois d'hiver.

Enfin que leur logement soit bien éclairé, assez spacieux et passablement chaud.

FIN.

Ls. LÉVÊQUE,
M. C. A.

D'Aillebout, Août 1870.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

M. le Curé.—Nous avons vu dans notre dernier entretien qu'un cultivateur peut se ruiner ; tout en faisant de l'argent avec les revenus de sa terre. Aujourd'hui ; nous allons démontrer qu'il y a un moyen de faire beaucoup d'argent avec son champ, sans l'appauvrir, et même tout en le rendant de plus en plus fertile. Le pays gagnerait considérablement si tous les cultivateurs faisaient une étude sérieuse de ces questions ; car on peut dire qu'ils ne sortiront de l'état de gêne où ils sont, qu'autant qu'ils adopteront le système que je vais vous faire connaître.

C'est par des exemples que je vais démontrer l'excellence de la méthode que je voudrais voir suivie surtout par les cultivateurs qui vivent à quelque distance des villes.

Les Habitants.—Monsieur le curé, vous avez grandement raison de vous servir d'exemples pour nous démontrer nos torts et nous prouver la supériorité d'un système d'agriculture sur un autre : car les exemples et les chiffres sont toujours ce qui nous frappe le plus. Vous nous débiteriez les plus belles théories, en termes chaleureux, vous nous feriez les démonstrations les plus convaincantes, que tout cela ne vaudrait pas un tout petit exemple, surtout s'il est pris parmi nous.

M. le Curé.—Mes amis, nous sommes donc d'accord, quant aux moyens d'arriver à un bon résultat ; tant mieux, le succès n'en sera que plus assuré.

Il y a quelques années, on voyait, dans une paroisse qui se trouve à une douzaine de lieues, en bas de Québec, sur la côte sud du St. Laurent, un cultivateur qui, chaque année, retirait de ses terres £160 à £180. C'était un bon rendement, n'est-ce pas ? Malgré cela son champ loin de s'appauvrir, s'enrichissait de plus en plus. Vous me demanderez peut-être : " Mais si tant d'autres ont ruiné leurs terres, en faisant de l'argent avec leurs revenus, comment celui-ci a-t-il pu enrichir sa sienne en lui empruntant, chaque année, d'aussi fortes sommes ? "

Voici en quoi consistait l'habileté

de cet intelligent cultivateur. Il ne vendait jamais de grain ; il semait du blé en petite quantité, vû l'étendue de son champ. Mais avec quoi faisait-il donc de l'argent ? Le voici : Dans une visite que j'ai faite moi-même chez ce cultivateur, j'ai compté trente six vaches de première qualité, quoiqu'elles fussent toutes canadiennes ; ces vaches paraissaient dans d'abondants pâturages.

Chaque printemps, ce respectable monsieur, élevait un grand nombre de veaux, soit pour remplacer celles de ses bêtes à cornes qui étaient les plus âgées, soit pour la boucherie. Au mois de Juillet de chaque année, il avait ordinairement vendu de ces derniers pour £36 à £40. Il faisait dans la belle saison de deux mille cinq cent à trois mille livres de beau et de bon beurre, qu'il vendait ordinairement un chelin la livre ; ce qui lui rapportait de £125 à £130. De plus, il faisait des bénéfices assez considérables avec les porcs qu'il engraisait en partie avec le lait de ses vaches, et avec le grain qu'il récoltait sur sa terre et qu'il aimait mieux faire consommer par ses animaux que de le vendre.

Nous n'exagérons donc pas, en disant, en commençant, que ce cultivateur réalisait, chaque année, avec les revenus de sa terre de £160 à £180. Maintenant, retranchons sur cette somme, £30 à £40 pour certains frais qu'entraîne le soin d'un bétail nombreux, et dites si le profit net, n'est pas bien considérable.

Les habitants.—Mais, Monsieur le curé, savez vous que si tous les cultivateurs avaient marché sur les traces de celui-ci, que nous serions tous riches et que pas un seul canadien n'aurait eu la pensée d'aller aux Etats-Unis faire de l'argent ?

M. le Curé.—Pourtant, mes amis, nous avons omis une de ces sources de revenus, qui était d'autant plus importante que c'était celles-là qui conservait et même augmentait la fertilité de sa terre. Calculez la quantité de fumier que devait lui donner un troupeau si nombreux, et ce calcul vous donnera une idée de sa véritable richesse ; car vous le savez, c'est l'engrais qui fait la véritable richesse d'une terre.

Ce cultivateur avait donc parfaitement compris la meilleure méthode à suivre dans la culture de nos champs, si on veut en retirer la fortune, sans les épuiser.

Tenez, mes amis, à cet exemple qui paraît vous frapper, je vais joindre une comparaison, qui ne vous sera pas moins sensible. Les cultivateurs sont absolument comme les pêcheurs, et les chasseurs. Les uns peuvent pêcher dans une rivière ou dans un lac, pendant dix, vingt, cinquante ans, sans diminuer sensiblement la quantité du poisson, parcequ'ils le font à

propos et dans la bonne saison. D'autres, au contraire, feront disparaître d'une rivière, d'un lac, et en peu de temps, la plupart du poisson qui s'y trouve, parcequ'ils tendent la ligne ou le filet pendant la fraie. Il en est ainsi des chasseurs ; ils épuiseront le gibier d'une forêt plus ou moins promptement suivant qu'ils chasseront avec plus ou moins d'aprosos. On a vu des forêts fournir une chasse abondante durant grand nombre d'années, pendant que d'autres étaient épuisées dans l'espace de trois à quatre ans par des chasseurs inhabiles. Ainsi, des cultivateurs conservent à la terre toute sa fertilité, en faisant de l'argent, tandis que d'autres la ruinent promptement.

Les habitants.— Vos comparaisons, Monsieur le curé, valent vos exemples, et peuvent nous convaincre que la plupart d'entre nous ont été jusqu'ici de grands coupables.

M. le curé.— Mais, heureusement qu'avec vos dispositions d'aujourd'hui vous aurez bien vite réparé tous vos torts et que vos champs ne pourront plus se plaindre, dès lors que vous leur aurez restitué tout ce que vous leur avez, pour ainsi dire, volé.

Encore un autre exemple, pour vous convaincre de plus en plus. Dans le comté de K..... est un autre cultivateur qui, lui aussi, a découvert le secret de faire beaucoup d'argent sans se ruiner.

Tous les ans, ses bœufs, ses porcs engraisés, le beurre de son nombreux troupeau de vaches lui rapportent des sommes considérables. L'année 1864, je crois, a été pour lui plus que toutes les autres encore, une véritable année de fortune. Ses vaches lui avaient donnée 4,000 lbs d'excellent beurre, A cette époque, le beurre se vendait, à New-York, trois chelins huit sous la livre. Notre cultivateur qui a su profiter de ce prix élevé, a donc réalisé 2,666 piastres, avec ce seul article. Beau bénéfice ! n'est-ce pas ? Maintenant ajoutez à cela le lait, le fumier, etc., et dites si on peut désirer plus, et si ceux là se trompent grandement qui prétendent qu'on ne peut s'enrichir que dans le commerce et la spéculation. Où trouverez-vous un meilleur spéculateur, un commerçant plus habile que notre cultivateur du comté de K.....

Combien d'autres cultivateurs de la même force et de la même habileté pourrions nous citer ?

Les habitants.—Nous aussi, Monsieur le curé, nous connaissons beaucoup de cultivateurs qui se sont enrichis ; mais nous ne pouvions nous expliquer comment ils étaient arrivés à la richesse, tandis que nous, avec des terres aussi étendues, nous vivions à peine. Aujourd'hui, nous comprenons clairement, comme vous nous l'avez déjà dit que c'est l'homme qui fait la bonne terre, et qu'il peut en retirer

des profits très-grands, quand il a la main heureuse.

M. le curé.— Tenez, mes amis, en agriculture, comme en tout le reste, le succès n'est promis qu'aux conditions suivantes : l'amour des devoirs de son état, l'activité et l'intelligence. Dans la classe des cultivateurs, comme dans celles des industriels, des hommes de professions libérales, beaucoup désirent de gros bénéfices, mais à condition qu'ils ne coûtent presque aucun travail, presque aucune étude, et comme on dit vulgairement : *que le gibier leur tombe tout rôti dans le bec, pendant qu'il se tient les bras croisés.*

A plusieurs on pourrait répéter ces paroles de la fourmi à la cigale : *"Vous avez chantée tout l'été, dansez maintenant."*

Mais voici ce que peuvent m'objecter, avec un semblant de raison, ceux des cultivateurs qui ne sont pas encore décidés à changer leur mauvais système :

"Les exemples que vous citez ne sont pas encourageants pour nous, vous nous parlez de gens riches qui ont beaucoup de terres, qui ont beaucoup d'animaux ; mais nous, qui n'avons que deux arpents sur trente à quarante, nous ne pouvons pas avoir autant de vaches, ni faire par conséquent, autant de beurre."

Quand on en est rendu à raisonner ainsi, nous avouons qu'il reste peu de ressources pour guérir un pareil genre de maladie.

Oui, sans doute, les cultivateurs que nous venons de donner pour exemple sont riches aujourd'hui ; mais l'ont-ils toujours été ? Combien, parmi nos cultivateurs les plus fortunés, ont commencé à cultiver leurs terres avec moins de moyens que ceux qui raisonnent ainsi ; combien, même, ont commencé par être journaliers, serviteurs, et qui ont, pour ainsi dire, acheté leur propriété pouce à pouce.

N'avons-nous pas, souvent d'ailleurs été témoins de faits semblables à celui-ci : Un père avait deux fils ; à l'aînée il donna son patrimoine, au second il accorda ni plus ni moins, la liberté de gagner sa vie comme il l'entendrait. Tout le monde d'envier le sort du premier, et de plaindre le second. Au bout de dix ans seulement, la condition des deux frères était bien différente, le premier avait la voie publique pour partage, tandis que son frère était devenu possesseur du bien paternel ; plus tard encore, il avait agrandi considérablement son champ et était devenu le plus riche cultivateur de sa paroisse. Dans ce cas, aurait-il été raisonnable, celui qui aurait dit : "Il peut bien faire de bonnes affaires, il est riche, il a une terre étendue !" Non, n'est-ce pas ? Eh ! bien, il en est de même dans beaucoup de cas.

Maintenant, pour la satisfaction

des petits propriétaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne possèdent que 40 à 50 arpents de terre, calculons les bénéfices qu'ils peuvent réaliser avec leurs animaux, si tout est mis à profit, si leur système de culture est bien organisé et si la maîtresse de la maison sait conduire sa laiterie.

Quarante à cinquante arpents de terre doivent suffire pour donner la subsistance en grain d'une famille ordinaire, pour nourrir deux chevaux six à huit vaches et quelques moutons, si le pacage et le fourrage sont abondants, et ils le seront, si on a soin d'engraisser sa terre, et d'y semer de la graine de trèfle, de mil, etc. Dans ce calcul, je vais faire ressortir surtout le profit des vaches laitières, en supposant qu'elles sont bonnes pour le lait :

De bonnes laitières, parfaitement soignées, devront donner au moins 150 lbs chacune.

Chaque laitière peut donner 100 livres de beurre. Avec six laitières vous pouvez donc compter sur 600 livres, qui, à un chelin, vous donne 120 piastres. Mais je retranche vingt piastres, en supposant que ce soit la somme équivalente à la quantité de beurre nécessaire aux besoins de la famille ; il reste donc 100 piastres.

Maintenant, supposons qu'on élève pour la boucherie deux à trois veaux que l'on vendra dans le cour de l'été de quatre à six piastres ; voilà, encore 8 à 12 piastres de profit, ajoutez à cela le lait dépensé pour le soin ou l'engrais des porcs, qui peut être estimé de douze à dix-huit piastres.

Ces vaches bien nourries peuvent donner pendant le temps qu'elles sont à l'étable, c'est-à-dire, du commencement de novembre à la fin d'avril, au moins 100 voyages de fumier. Si nous estimons chaque voyage à quinze sous, ce qui n'est rien pour ceux qui connaissent la valeur réelle de cet engrais, on réalise encore 12 piastres et quelques chelins, mais ce dernier revenu doit, de toute nécessité, être dépensé sur le champ qui nourrit ces animaux.

Ainsi, toutes choses estimées au plus bas prix possible, un cultivateur qui n'a que quarante à cinquante arpents de terre, peut faire un profit de 130 piastres environ, et cela sans fatiguer son champ.

Mais si vous voulez retirer un pareil revenu avec le commerce du grain, il vous faudra faire des travaux considérables, dépenser beaucoup de semence et de temps, épuiser de plus en plus votre terre, payer plusieurs journées d'hommes, etc., si vous vous donnez la peine de faire un petit calcul, vous avouerez aussitôt que, dans ce second cas, la peine emporte le profit.

Je le répète, vous êtes toujours en dessous quand vous voulez faire de

l'argent avec du grain, sur une terre qui n'est pas engraisnée. Il suffit de regarder autour de soi, pour se convaincre de cet avancée. Mais, au contraire, vous en ferez beaucoup et vos terres n'en souffriront nullement, si vous laissez les deux tiers de votre champ en pâturages et en prairies et si vous avez beaucoup d'animaux pour produire le fumier.

De grâce qu'on y songe sérieusement, et que le printemps prochain soit pour vous l'époque d'une complète transformation.

Les Habitants.—Monsieur le curé, si nous eussions entendu cette causerie, il y a dix ans passés, nous serions bien plus à l'aise que nous ne le sommes présentement ; mais si vous passez encore dix ans avec nous, et notre désir est que vous y passiez toute votre vie, vous verrez qu'il s'est fait de grandes améliorations dans votre paroisse.

M. le Curé.—Je ne sais ce que le ciel me réserve, mais n'importe sur quel coin du Canada il dirigera mes pas, je ne cesserai de travailler à l'avancement de l'agriculture, car dans le succès de la classe agricole, je vois un avenir heureux, prospère, pour mon pays.—*Gazette des familles canadiennes.*

L'excès de nourriture chez les animaux.

Nous trouvons dans *Maitre Jacques* quelques observations fort judicieuses sur la façon dont les animaux sont nourris et soignés dans les campagnes. Voici comment s'exprime cette feuille :

« Vous reconnaissez tous, en effet, la nécessité d'animaux dans une ferme. A l'exemple de Jacques Bujault, vous dites qu'une ferme sans bétail est une cloche sans battant ; mais cela ne vous empêche pas quelquefois de négliger, de soigner ce bétail convenablement. Et tenez...je veux vous trouver un défaut, sans qu'il soit besoin d'aller bien loin.

« Lorsqu'il m'arrive d'entrer dans vos écuries, je vois souvent des chevaux dont le ratelier est rempli de foin. Ce premier foin mangé, j'en vois mettre d'autre ; vous bourrez le ratelier : c'est si facile de monter au grenier et de jeter de la pâture aux animaux ! Vous croyez agir en bons maîtres, eh bien, moi, je vous dis que vous tuez vos chevaux ; oui, vous les tuez, et comment cela ? Je vais vous en donner l'explication. Vous croyez peut-être que cette énorme quantité de foin s'en va, passant par l'estomac et les intestins, ce que vous appelez les boyaux, pour être rejetée, en forme de crottins, à la manière d'une lettre se rendant promptement à destination après qu'elle a été mise dans la boîte ? Il n'en est pas ainsi. L'estomac d'un cheval est très petit : c'est à peine s'il peut contenir 16 à 18 livres de liquide

aussi chasse-t-il bien vite aux intestins tout ce qu'il ne peut garder. C'est déjà, par conséquent, un travail de géant que vous lui imposez en le bourrant continuellement de nouvelle matière ; et ce travail est d'autant plus grand qu'il faut en même temps que ce pauvre ouvrier prépare à sa façon chaque parcelle alimentaire avant de l'envoyer plus loin. Voilà donc l'estomac tendu, gonflé outre mesure, travaillant sans cesse à se débarrasser de son contenu ! Mais ce n'est pas tout. Il n'est séparé des poumons, c'est à-dire des organes chargés de respirer, que par une mince cloison ; de sorte que, lorsqu'il est ainsi gonflé, il presse de tout son poids sur ceux-ci, il les gêne et nuit, par conséquent, à l'entrée de l'air dans la poitrine.

« Mettez donc au travail, immédiatement après le repas, un cheval qui a mangé à l'excès ; je vous demande s'il est à son aise. Et si vous l'obligez à de violents efforts, les poumons ne peuvent plus se suffire. Gênés qu'ils sont par la présence de cette hôte incommode, ils se débattent contre la résistance qu'ils ont à vaincre mais inutilement, il faut qu'ils cèdent et... crac.....vous avez rendu votre cheval *poussif* ! Bienheureux êtes vous encore si votre vicieuse pratique n'entraîne pas une mort subite.

La mort est un fait plus rare en raison de la présence des intestins, qui sont pour l'estomac une décharge dix ou douze fois plus grande que lui, et dont il a hâte de profiter en pareil circonstance ; mais ces intestins, gonflés à leur tour nuisent considérablement aussi au jeu de la respiration. Regardez en effet un cheval qui a le ventre gros, descendu ce qu'on appelle un ventre de vache, et vous comprendrez combien ce poids énorme met obstacle à l'élévation des côtes, au moment où l'air entre dans la poitrine.

« Peut-être supposez-vous qu'une telle abondance de nourriture profite à l'animal en raison de la masse qu'elle représente ? Détrompez-vous : l'estomac et les intestins, ne pouvant suffire, en pareil cas, au travail qui leur est imposé, renvoient une portion de la nourriture sans que celle-ci ait eu le temps de céder au corps, en passant, ce qu'elle contenait d'utile ; elle est mal digérée, et l'effet qu'elle produit n'est pas en raison de la masse énorme qu'elle représente.

« Tout à l'heure je vous disais qu'une semblable manière de faire pouvait donner naissance à la pousse. Or vous savez aussi bien que moi, qu'un cheval poussif est comme un vaisseau sans pilote : celui-ci échoue avant d'arriver au port, et le cheval poussif est un cheval perdu à un âge où, sans défaut, il eût pu rendre des services. J'avais donc raison de dire que, toutes les fois que vous lui donniez

de la nourriture à l'excès, sans aucune précaution, vous lui donniez la mort.
—*Revue d'Economie rurale.*

Engrais divers qu'il importe de recueillir.

Il se perd journellement dans les villes, dans les villages, et même dans la plupart des fermes, des quantités de matières fertilisantes qui, convenablement recueillies et appliquées aux cultures, pourraient élever puissamment le niveau de notre production agricole. L'emploi des substances connues sous le nom d'engrais peut aussi contribuer énergiquement à la prospérité de l'agriculture ; tels sont : le guano, les os, les tourteaux, etc., qui, bien que d'un prix élevé, ne laissent pas que de produire des bénéfices à ceux qui les emploient judicieusement et concurremment avec le fumier de ferme.

Purins et matières fécales.

Mais de toutes les substances fertilisantes habituellement négligées ou perdues, et que je vous conseille de recueillir avec le plus grand soin, il n'en est pas de plus importantes que le purin et les matières fécales. L'urine fermentée est un engrais stimulant d'une richesse inestimable. Il convient surtout aux plantes fourragères. En Flandre, on réunit toutes les urines, au sortir des étables, dans des bassins spéciaux, couverts, et on y mêle une égale portion d'eau.— Pour prévenir la déperdition du gaz on y jette un peu de couperose verte, d'huile de vitriol, ou simplement du plâtre, mais du plâtre en poudre très-fine, parce que, sans cela, il va au fond et devient inutile. La fermentation étant terminée, ce qui a lieu au bout de trois mois, on transporte l'engrais sur les prairies ou les récoltes dans un tonneau mis sur une charrette. Arrivé au champ, on débouche le tonneau, et le liquide s'écoule sur un morceau de planche placé exprès un peu au-dessous du trou, pour le répandre ainsi plus régulièrement, et en même temps l'on fait avancer le cheval à pas lents et uniformes. Vous pouvez évaluer la dose à la moitié environ de celle du fumier, c'est-à-dire à quelque chose comme 25 charges à l'arpent.

La matière fécale est un engrais très-riche en sels utiles à la végétation et l'on a calculé que celui fourni par un homme suffit pour obtenir une récolte de froment capable d'en nourrir abondamment deux. Mais les cultivateurs, en général, répugnent à l'emploi de ces matières, parce que disent-ils, elles communiquent aux plantes une mauvaise odeur. C'est là un déplorable préjugé dont les Flamands, les Belges, les Anglais et autres peuples renommés pour leur

agriculture florissante ont depuis longtemps fait justice. Rien, d'ailleurs, n'est plus facile que de les rendre inodores.—Mettez au fond des lieux d'aisance une couche de poudre de charbon avec du plâtre de la poudre, des fournaies ou simplement de la terre pulvérisée. Renouvelez cette dose de matières absorbantes tous les trois mois, et, au printemps de chaque année, c'est à dire en mars, faites sécher le tout au soleil, ensuite pulvérisez-le et le répandez pendant un temps pluvieux, sur le froment ou sur les prairies, vous en obtiendrez d'étonnants effets.

Les matières fécales étant un engrais stimulant, leur durée ne se prolonge pas au-delà de deux ans. On peut les employer à une dose huit ou dix fois moindre que celle du fumier d'étable.

La Colombine.

La colombine, ou fiente de pigeon, est encore un excellent engrais qu'on doit recueillir avec le plus grand soin. C'est le plus chaud de tous les fumiers, par conséquent il convient très-bien aux terres qu'on veut dégorger. Mais il faut le distribuer avec une main discrète, en saison convenable et en quantité modérée. Il est d'un grand usage pour le potager, dans le cas où il s'agit de hâter ses productions. Pour l'agriculture, le mieux serait de le stratifier avec le fumier d'étable.

La fiente de la volaille ne diffère pas beaucoup de celle des pigeons, ayant à peu près la même force. C'est pourquoi il faut la ménager en l'employant, et ne l'employer, qu'avec l'humidité du sol et de l'atmosphère. On doit la semer comme une espèce d'aromate, de stimulant, d'excitant ; mais il faut bien se garder de croire, avec certains auteurs, qu'on doit s'abstenir d'en user à cause des pucerons et des petits insectes qui peuvent s'y trouver ; ceux-ci, en effet, sont évidemment destinés à vivre sur les animaux ou leurs produits, et ne sauraient, par conséquent, faire tort aux plantes : ils doivent infailliblement périr.—On reproche à la fiente des oies et des canards d'être trop chaude et brûlante. J'ai, contre ce reproche, plusieurs faits qui le détruisent. Je citerai, entre autres, un fermier de ma connaissance qui, ayant abandonné à ses oies pendant douze ans une pièce de terre, leur en interdit alors l'accès pour en faire un herbage. Or, l'herbe y devint si épaisse et si forte, que l'on avait peine à y passer la faux. Toutefois, comme pour la colombine, je crois qu'il y aura toujours avantage à mêler au tas de fumier l'engrais des volailles de toute espèce.

Le fumier de lapin est, par sa bonté, comparable à celui du mouton. Nourissant beaucoup de ces petits quadrupèdes, j'en fais un grand usage, et m'en trouve extrêmement satisfait.

Souvent aussi quand le sol a été imprégné de ses qualités, j'en enlève la surface à deux ou trois pouces d'épaisseur, mêlée avec du crottin. Cet amendement fait merveille, quelque part qu'on le mette. Le fumier de lapin convient surtout aux cultures du potager, dont on veut hâter la végétation.

Quand au fumier de chèvre, qu'on a voulu mettre en parallèle avec celui de mouton, il faudrait bien se garder de le négliger. Mais le crottin de chèvre est peu substantiel et sec, ce qui tient évidemment à la manière dont l'animal se nourrit. La chèvre, en effet, aime mieux brouter et tondre quelque maigre broussaille que de pâturer dans le pré le mieux fourni. Aussi son fumier est-il peu recherché.

Voyons maintenant les autres matières qu'il importe de recueillir.

Les cendres.

Et d'abord, les cendres. C'est un très-bon amendement. Celles qui ne sont pas lessivées conviennent principalement aux prairies, aux maïs, aux pommes de terre, aux fèves, aux asperges. S'il ne vous est pas possible d'en recueillir de suffisantes quantités pour les employer seules, vous pourrez toujours, avec un égal profit, les mélanger avec le fumier d'étable. Vous pouvez en calculer la dose à la moitié au moins de celle du fumier et en estimer la durée à deux ans. Les cendres lessivées ne doivent jamais s'employer seules, mais toujours stratifiées avec le fumier.

Les vieux crépis.—Le plâtre.

Les plâtres sont un amendement convenable à toutes les cultures, mais surtout aux prairies, et aux plantations. La dose ne doit pas être moindre de celle du fumier.—Très-souvent on obtient les plâtres à très-bas prix, surtout dans les environs des grandes villes, où les démolitions abondent, et vous seriez doublement blâmable si, en pareille occasion, vous n'en profitiez pas. On entend ici les vieux crépis. Car un quart de plâtre suffit pour deux arpents de terre.

La suie.

La suie est un des meilleurs amendements que l'on connaisse, et en laisser perdre serait le comble de la folie.—Vous l'emploierez à la même dose que les cendres et sur les meilleures cultures.

Autres engrais etc., etc.,

Les feuilles, les balayures des allées, les boues, le sang des boucheries les marcs de pommes pourront être stratifiés ensemble et additionnés d'un peu de fumier. Vous obtiendrez de cette manière un excellent compost que vous répandrez sur vos prairies après cinq ou six mois de fermentation, ayant soin, pendant cet espace de temps, de remuer le tas deux ou trois fois. Vous pouvez en calculer la dose à la moitié ou tout au

plus aux deux tiers de celle du fumier.

Les chiffons, les crins, les ongles, les cornes, les restes des cuirs seront employés avec avantage pour les jeunes plantations. On les laisse se ramollir pendant un mois ou deux dans l'intérieur du tas de fumier, après quoi on hache les parties molles et on brise les parties solides pour les réduire en poudre grossière. On les emploie en les mettant dans des trous circulaires, profonds de 6 à 8 pouces, et d'autant plus éloignés du pied des arbres que ceux-ci sont plus âgés.— Vous ferez ces trous en automne ou pendant l'hiver, et vous ne mettrez l'engrais qu'au printemps suivant. La dose ne doit pas être moindre de 8 lbs par pied d'arbre. La durée de cet engrais est d'ailleurs très-longue. Je la calcule de huit à dix ans, et davantage encore s'il s'agit des cornes, des ongles et des restes des cuirs.

Les os.

La meilleure manière d'employer les os est de les dissoudre dans l'acide sulfurique. Les os ayant été écrasés sous la meule ou brisés à la main, après avoir été ramolis dans le fumier comme il vient d'être dit, on les place dans une cuve en fonte ou même en bois doublé de tôle ; on verse par-dessus moitié de leur poids d'eau bouillante, puis, peu à peu, et en agitant continuellement ce mélange, on y ajoute la même quantité d'acide sulfurique du commerce. Le tout se prend en une masse pâteuse qu'on livre à elle-même pendant huit ou dix jours. Au bout de ce temps, on y incorpore de la terre bien sèche, en quantité suffisante pour qu'il en résulte une poudre capable d'être semée à la volée ou au semoir.

Superphosphate de chaux.

D'après des expériences nombreuses on a calculé que 3 minots d'os dissous, comme je viens de le dire, par l'acide sulfurique, produisent autant d'effet utile pour la végétation que 8 minots d'os non dissous. En employant comme engrais supplémentaire 350 lbs d'os ainsi traité on a obtenu 54 minots de blé et 9,300 lbs de paille à l'arpent. Signalons encore l'engrais vert,

Les engrais verts.

que l'on néglige trop et que l'on devrait surtout employer lorsqu'il s'agit de commencer la fertilisation d'un terrain. On sait que l'engrais vert consiste dans l'enfouissement de certaines plantes, telles que la lupuline et le sarrasin, au moment de leur floraison. Cet engrais convient particulièrement aux terres légères et qui manquent de fraîcheur. Mais il convient peu dans les situations froides et humides, comme aussi dans les sols spongieux et froids, à cause de la grande quantité d'eau de végétation qui s'introduit dans la terre avec l'herbe qu'on y enfouit ; car celle-ci

contient toujours au moins 75 parties d'eau pour 100.

Je terminerai par une petite citation de Xénophon :

“ Rien de meilleur, dit cet illustre économiste, rien de meilleur que le fumier pour bonifier les champs, et puis on le voit se former comme de lui-même, on sait comment il se fait et l'on peut s'en procurer la quantité nécessaire.

“ Et cependant, les uns prennent la peine, et les autres négligent de rassembler des engrais.

“ Celui qui règne dans les Cieux convertit, par la pluie, toutes les fosses en mares. Jetez là les plantes paracites, et vous verrez le temps en faire des principes de fécondité. En effet, sous l'eau stagnante, quelle herbe ou quelle terre ne devient pas fumier ?

“ Un terrain imprégné de trop d'eau ou de sel est assaini, chacun le sait, par des tranchées, ou corrigé par un mélange de substances soit non salines, soit non humides ou sèches.

“ Quelques-uns y songent, et la plupart ne s'en préoccupent point.

“ N'est-il pas plus facile de connaître un sol qu'un homme, puisque, n'en imposant pas par des vaines apparences, la terre dit franchement ce qu'elle peut ou non ?

“ Le sol paie avec usure tous les soins qu'on lui donne ; négligé, il semble accuser son maître d'être un ignorant ou un paresseux se disposant à mendier, si ce n'est à voler, ou bien ayant perdu l'esprit.

A. LEROY.

— *Revue d'Agriculture et d'Economie Rurale.*

Les Utiles supplémentaires.

Les pailles posséderont cette année des qualités exceptionnelles, et, par conséquent, il serait fâcheux qu'avec la rareté extrême des fourrages, elles fussent employées pour litière ; il sera bien préférable, sous tous les rapports, de les faire entrer dans les rations d'entretien, en les mélangeant avec des racines, des farines diverses, etc., ce qui fournira, comme nous l'avons déjà dit, une excellente nourriture pendant l'hiver. Pour ne rien perdre, il est important de bien récolter les pailles et de ne pas les laisser exposées à l'intempérie de la saison. Les cultivateurs agiront sagement, du moins nous le pensons, en plaçant les pailles dans les granges plutôt qu'en meules ; dans ce dernier cas, il survient parfois des détériorations qui causent de grandes pertes. Une bonne paille bien conservée nourrit parfaitement les animaux ; une paille mal tenue est souvent plus nuisible qu'utile.

Dans ces conditions, il n'en faut pas moins faire litière aux bêtes de

la ferme, afin d'obtenir des engrais en abondance. Comment les habitants des campagnes devront-ils agir à cet effet ? La chose est fort simple, comme nous allons le voir.

Différence dans les pailles.

Les pailles n'ont pas toutes la même valeur ; certaines d'entre elles ne peuvent guère servir que pour litière à moins qu'on ne leur fasse subir des préparations exceptionnelles : telles sont les pailles de sarrasin, de colza et surtout les fanes de pomme de terre qui donneront, sans contredit, d'excellents résultats. Il faut, dans tous les cas, rechercher le plus possible pour litières, les objets qui apportent au fumier la plus grande quantité de principes fertilisants. A ce point de vue, voici des chiffres qui peuvent servir de guides aux cultivateurs ; ces chiffres se rapportent à la richesse en azote de quelques pailles prise à leur état ordinaire d'humidité.

Fanes de pommes de terre, azote 0.2 0/0 ; paille de colza 0.55 0/0 ; de sarrasin 0.50 0/0 ; d'orge 0.23 0/0 ; froment 0.35 0/0 ; avoine 0.28 0/0 ; seigle 0.29 0/0.

Les pailles de céréales sont celles qui dosent la plus faible quantité d'azote ; les fanes de pommes de terre marchent en première ligne, puis viennent les pailles de colza et de sarrasin. Les pailles de céréales fournissent d'assez fortes doses de silicates, les fanes de pommes de terre, les pailles de sarrasin et de colza donnent beaucoup d'alcali et d'acide phosphorique et ces dernières substances ont une très-grande importance, car les plantes n'en trouvent pas beaucoup dans le sol ; le meilleur engrais est sans contredit celui qui est le plus riche en azote, en acide phosphorique et en sels alcalins.

Les pailles de céréales, avec leur forme tubulaire, ont l'avantage d'absorber facilement la partie liquide des déjections, ce qui est fort précieux, lorsque les bestiaux sont au vert, car le purin est alors excessivement abondant.

Conservez vos fanes de patates.

Quelques habitants des campagnes ont encore la déplorable habitude de brûler les fanes des pommes de terre, les pailles de sarrasin ou autres ainsi que les mauvaises herbes et débris provenant des sarclages ; ils mangent ainsi leur blé en herbe ; car 100 lbs de ces matières donnent tout au plus 3 à 4 lbs de cendres, tandis qu'en faisant servir ces divers objets pour litières, ils obtiendraient 140 à 150 lbs de bon fumier ; et puis, nous savons tous qu'en brûlant de la paille ou toute autre matière végétale, on convertit en fumée tout ce qui aurait formé de l'humus.

Les pailles d'avoine constituent une nourriture meilleure qu'on ne le suppose généralement ; cette paille est

plus riche en matières grasses que le foin, le trèfle, les choux, la betterave, la carotte, le navet, la pomme de terre et toutes les autres pailles ; or, les principes gras n'améliorent pas le fumier, tandis qu'ils sont fort utiles dans la ration des animaux.

La fougère.— Les feuilles.

De nombreuses matières végétales peuvent encore être utilisées pour faire litière au bétail ; en première ligne marchent la bruyère, et la fougère, car ces plantes contiennent, comme nous le verrons, une plus forte dose d'azote que les autres céréales, malheureusement elles se transforment lentement. M. Girardin, le savant chimiste, assure que 7,000 lbs de feuilles de bruyères, équivalent à 30,000 lbs de fumier ordinaire. Avant de faire usage de ces matières végétales, il serait convenable de les écraser un peu, afin qu'elles pussent plus facilement absorber les déjections liquides.

Voici comment on procède sur les bords du Rhin : les étables sont plus basses que le sol de 20 pouces, on met au fond une couche de 8 pouces de bruyère ou gazon de bruyère et on place un peu de paille par dessus, toutes les parties liquides sont absorbées par les bruyères et, de cette façon, la paille peut servir pendant plusieurs jours, on la change lorsqu'elle est totalement transformée en fumier, et on agit ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une certaine hauteur ; on enlève alors le fumier de paille et on laisse celui de bruyère s'il n'est pas suffisamment fait en ayant soin de placer dessus une nouvelle couche, on fabrique ainsi un fumier de première qualité. Ce procédé convient également pour le genêt et pour un grand nombre d'autres plantes ou débris de plantes qui ne sont pas usités quoiqu'ils aient une valeur réelle. Voici quelques-unes de ces plantes ou de ces débris que nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs, en indiquant la quantité d'azote qu'ils contiennent.

Feuilles de bruyères sèches 1.74 0/0 azote ; —fouragère 1.42 ; —génêt 1.38 ; —feuilles de poiriers 1.36 ; —ajonco 1.34 ; —feuilles de hêtres 1.17 ; —feuilles de chênes 1.17 ; buis, rameaux et feuilles 1.17 ; —balles de froment 0.85 ; —roseaux 0.75 ; —feuilles d'acacia 0.72 ; —houx 0.67 ; —paille de colza 0.55 ; —sciure de chêne sèche 0.54 ; —feuilles de peuplier 0.53 ; —gazon des prairies 0.53 ; —tiges des topinambours 0.37 ; —sciure d'acacia sèche 0.29 ; —sciure de sapin sèche. 0.16 0/0.

Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à se procurer, en aussi grande quantité que possible, ces matières végétales qui leur seront d'un grand secours et qui leur rendront d'immenses servi-

ces ; ces matières sont abondantes dans un grand nombre de localités ; il ne faut pas craindre de parcourir les plaines, les côtes, les montagnes, les forêts, tous les lieux enfin pour ce munir de litières précieuses ; de cette façon, on laissera disponible tout ce qui peut servir à la nourriture du bétail.

Nous venons d'indiquer divers éléments végétaux ; voyons s'il n'y aurait pas moyen de trouver aussi d'autres matières propres à servir utilement de litières.

La tourbe.

La tourbe provenant des terres noires pourrait être utilisée avec grand avantage, mais elle contient un principe acide qui a nu à son emploi, comme litière ; on pensait qu'il était nécessaire de neutraliser ces acides ce qui était assez dispendieux, et d'y ajouter de l'azote et des phosphates, principes fertilisants, qui font défaut à la tourbe. On oubliait que ces défauts se corrigent tout seuls : la tourbe, en absorbant les parties liquides des déjections animales, se trouve en contact, dit notre savant chimiste Malagutti, avec les parties liquides des déjections animales et par conséquent elle est en contact intime avec les produits de leur fermentation, parmi lesquels se trouve l'ammoniaque qui sature les acides et fait disparaître l'acreté. De plus, l'azote propre à la tourbe demande peu de temps pour devenir assimilable, puisque les parties qui le renferment sont désorganisées ou en voie de l'être.

La tourbe contient peu de phosphates ; mais 1000 lbs de fumier frais dosent tout au plus 2 lbs 1/2 d'acide phosphorique que l'on trouve dans 6 à 7 lbs de bon noir d'Amérique ou dans 12 lbs de phosphates fossiles.

A cause de son état spongieux, la tourbe jouit d'une très-grande puissance d'absorption, elle est riche en humus, elle se divise sans peine, elle contient d'ailleurs plus d'azote que le fumier frais.

Certains cultivateurs anglais font des engrais avec 2 parties de fumier d'écurie et 3 parties de tourbe, et ils obtiennent une matière, qui, pour l'activité, ne diffère pas beaucoup du fumier pur. Les sols tourbeux sont d'ailleurs très-fertiles quand ils sont corrigés de l'acidité par la chaux et de l'humidité par le drainage. Donc la tourbe, employée sèche comme litière apporte aux engrais un riche contingent de principes fertilisants. Les cultivateurs rapprochés des tourbières feront donc bien de se procurer de la tourbe, et de la prendre très-sèche afin qu'elle soit plus absorbante et que les frais de transport soient moins considérables.

Le bran de scie.—Le tan.

La tannée peut aussi servir de litière avec le plus grand profit. Ces

résidus ligneux de bois ou d'écorce ne contiennent plus aujourd'hui qu'une faible quantité d'eau acidulée ; autrefois, avant d'en faire usage, on était obligé de les traiter par la chaux. La tannée séchée à la température ordinaire pèse 700 lbs les trois pieds cubes dans cet état, elle absorbe facilement 60 0/0 d'eau.

Il ne faut pas trop se préoccuper du principe tannigère de la tannée, car une fois imprégnée des déjections animales, la décomposition s'opère rapidement. Il n'y aurait pas même d'inconvénient à mélanger directement la tannée avec le fumier normal, car elle le rendrait meilleur en y introduisant beaucoup d'humus ainsi qu'une certaine quantité de principes calcaires et alcalins.

Lorsque le cultivateur ne peut avoir ni tourbe, ni tannée, il n'a qu'à faire usage de la terre.

Les gazons.—Les terres sèches.

M. de Gasparin a démontré que pour entretenir les terres dans un état convenable, il faudrait que les matières organiques azotées contenues dans les engrais, fussent aux matières organiques non azotées comme 1 est à 2. Or, dans le fumier ordinaire, ce rapport est à peu près comme 1 est à 6, ce qui tend à amoindrir les récoltes malgré les fortes fumures, car lorsque ces fumures ont trop de paille, elles rendent le sol plus perméable à l'air et par conséquent plus facile à se dessécher. La terre constitue donc une très-bonne litière, pendant les années de disette, elle est un utile auxiliaire dans les années ordinaires.

Il est certain que les terres occasionnent des frais de transport assez considérables, mais nous partageons à ce sujet l'avis du savant professeur Isidore Pierre qui conseille de rapporter les terres à la ferme avec les voitures conduisant des fumiers qui reviennent à vide, et puis n'y a-t-il pas quelques moments perdus dans toutes les exploitations ? Le curage des fossés et des mares donnerait des terres de première qualité.

Les terres destinées à la litière doivent être choisies de façon à corriger autant que possible les défauts du champ dans lequel on veut les mettre. Nous nous expliquons : La terre sablonneuse ou calcaire convient à un sol argileux, et la terre argileuse à un champ sablonneux ou calcaire ; le sable donne les meilleurs résultats sur les prairies aigres ou infestées de mousse ; la terre peut servir à la fois de fumier et d'amendement, il est évident que les pierres doivent disparaître et que la terre doit être aussi sèche que possible ; il serait même avantageux de la faire sécher dans des fours. On met dans l'étable une couche de terre battue, on place par-dessus un peu de paille ou de toute autre matière végétale pour faire cou-

cher les bêtes, et cette paille est renouvelée, lorsque le besoin s'en fait sentir : quelques jours après on recommence l'opération et on couvre la première couche de terre d'une seconde.

Un cultivateur de la Silésie estime que la terre employée comme litière, augmente le fumier de 8 à 10 voitures au moins par tête de gros bétail. Il est évident que la paille ne sera jamais aussi absorbante que la terre, or cette faculté d'absorption constitue sans contredit une condition d'assainissement. Avec les litières de paille, une partie des déjections liquides est absorbée par le sol des étables et il en résulte une cause d'insalubrité permanente pour le bétail. Les litières terreuses ne présentent jamais cet inconvénient.

Nous ne saurions, en terminant, trop engager les habitants des campagnes à prendre toutes les mesures qui pourront leur venir en aide pour bien passer une année qui laissera des traces fâcheuses, nous en avons la certitude.

A. DE LAVALETTE.

—Revue d'Economie rurale.

Donnez du sel.

Voici un excellent article que nous trouvons dans *Maitre Jacques* et qui contient de très-bons conseils donnés par M. Lhomme, médecin vétérinaire.

L'aliment ne nourrit pas, parce qu'il a été introduit dans l'estomac ; il nourrit parce que les forces vitales ont réagi sur lui, ont séparé ses principes nutritifs qui ont été absorbés et transportés dans le sang. Cette réaction physiologico-chimique peut être aidée par différentes substances qu'on appelle *condiments*. C'est d'un de ces agents, du chlorure de sodium, que je veux parler.

Le sel se trouve mélangé aux eaux de la mer *sel marin* ; ou à l'état natif, *sel gemme*. Pour nos animaux, nous devons employer de préférence le sel marin gris qui contient des principes calcaires utiles à la charpente osseuse. La saveur de ce condiment plaît à tous les animaux qui appètent les aliments qui en contiennent un peu. Il rend les digestions complètes et faciles. Parfois, son action est thérapeutique, et dans plusieurs maladies c'est un puissant remède. Manié sans discernement, il peut devenir nuisible et même entraîner la mort. Il doit être administré à petite dose afin de ne pas irriter le tube digestif. Cette dose doit être moins forte lorsque la distribution est quotidienne que lorsqu'elle est périodique à des intervalles de quelques jours.

La moyenne adoptée est :

Pour le cheval ordinaire 1 once p. jr.
Pour le gros bœuf de travail 1½ " " "

Pour la forte vache laitière 1½ once p. j.
Pour le bœuf ordinaire soumis à l'engraissement. 1 " " "
Pour les veaux d'un an à deux ans. ½ " " "
Pour le mouton et la brebis 1/5 " " "
Pour le porc. 1/5 " " "

Ce condiment est facilement absorbé et outre ses effets sur la muqueuse buccale et gastrique, il rend le sang excitant et riche ; sous son action, les chairs deviennent fermes, le tissu cellulaire dense, les sécrétions cellulaires moins considérables, la peau souple, les poils fins. Les muqueuses se colorent. L'animal devient énergique. L'assimilation se fait bien. La nutrition est complète. Le sel peut, à la longue, être la cause d'une trop grande plasticité du sang et prédisposer aux inflammations. Son action est tellement puissante et avantageuse aux animaux, que M. Magne a dit : "Aucun corps ne peut remplacer le sel, considéré comme élément nutritif des os, des muscles, du lait et de la laine. M. de Weckerlin dit : cent livres de sel valent cent livres de beurre." Les agronomes Mathieu de Dombasles, Tessier, Saint-Clair, Gasparin, Corwen, Moll, Somerville, Boussingault sont d'accord sur les bons effets du sel en hygiène.

Le sel n'est pas, ainsi que le pensent beaucoup, un condiment spécifique à la production de la graisse ou de la viande ; non. Mais il donne à l'organisme un élément indispensable car tous les organes de la machine animale contiennent une plus ou moins grande quantité de sel, les produits excrétés en recèlent eux-mêmes.

Le sel, en rendant l'assimilation plus parfaite, fait les individus plus vifs, plus vigoureux, plus aptes à résister aux influences malades. Le sel est un préservatif contre les maladies anémiques et hydrohémiques des ruminants, et peut, par lui-même, guérir la cachexie aqueuse des moutons et des bœufs.

Si le sel n'a pas la propriété de fournir de la graisse, il a celle d'exciter l'appétit, de faciliter la digestion de plantes peu sapides et peu nutritives. Il annule l'action malfaisante de certains fourrages vieux, vases, poudreux lavés, trop mûrs, relâchants, mucilagineux, durs, peu nutritifs. Il rend les pailles digestives et nutritives. Il est salutaire à tous les animaux, aux jeunes comme aux vieux, aux femelles comme aux mâles, aux vaches laitières comme à celles qui sont pleines. Chez la jument mulassière, il peut être un préservatif contre le pissement du sang des jeunes mulettes. Il fournit au fœtus les éléments du squelette.

Le sel ne vaut pas l'avoine, mais il la remplace. Il fait extraire des aliments ordinaires, en facilitant la chymification, toutes les parties nourissantes qui s'y trouvent contenues.

Le sel donne de la saveur à la

viande, et pour preuve c'est que les animaux qui vivent dans les prairies salées du bord de la mer, donnent une viande savoureuse, agréable au palais le plus obtus.

Les déjections fécales des animaux qui reçoivent du sel sont un fumier supérieur, dont l'effet est constaté ; donc, le sel donné aux animaux est un condiment utile et avantageux.

LHOMME,

Médecin-vétérinaire.

—Revue d'Economie rurale.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 15 SEPT. 1870.

Expositions de Comtés.

Terrebonne.

Nous avons eu le plaisir d'assister à l'exposition du comté de Terrebonne qui a eu lieu cette année à Ste Thérèse, sur la magnifique ferme du collège, tout près du village. Plus tard, nous espérons pouvoir décrire longuement cette ferme-modèle sous tous les rapports.

Les animaux de races bovines étaient pour la plupart des croisés Ayrshires ou Durhams et canadiens, plus remarquables au point de vue de la production de la viande que pour celle du lait ; cependant, on y voyait aussi plusieurs excellentes laitières.

Production de la viande ou du lait.

Nous pensons qu'il y aurait amélioration sensible si l'on distinguait entre ces deux aptitudes essentiellement différentes, si l'on en faisait deux classes distinctes. Sans cette distinction, c'est ôter une certaine valeur aux prix donnés actuellement, puisque presque toujours, ce sont les animaux de boucherie qui l'emportent, quoique la production du lait soit plus généralement adaptée à notre pays.

Les étalons âgés n'étaient pas nombreux et laissaient peut-être à désirer. En revanche on y voyait deux jeunes chevaux excellents, appartenant à Mr. Moody, de Terrebonne. Les races ovines et porcines étaient assez bien représentées. Nous y avons admiré des tapis, couvre-pieds, etc., qui faisaient preuve de beaucoup de goût et d'industrie.

Après la proclamation des prix plusieurs personnes furent invitées à adresser la foule, qui était très-nombreuse et des plus respectable. Les remarques du Président de la société, M. L. R. Masson, M. P., de M. Champleau, M. P. P., du Révd. Messire Tassé, supérieur du collège Ste. Thérèse et Membre du Conseil Agricole, mériteraient d'être reproduites au long, à cause de leur actualité et de leur importance. Nous regrettons que nos notes nous permettent de n'en donner qu'une bien faible idée.

Moyens suggérés pour rendre le progrès plus général.

Tout en constatant les progrès obtenus au moyen des expositions telles que celles qui venaient d'avoir lieu, on reconnut que pour faire progresser l'agriculture dans les différentes parties du comté, il fallait généraliser d'avantage l'action de la société d'agriculture. Le comté de Terrebonne est formé de plus de onze paroisses et cependant on ne comptait que 6 compétiteurs en dehors des deux paroisses de Terrebonne et de Ste. Thérèse qui ont enlevé 138 prix sur 152 offerts; St. Janvier avait fourni 4 compétiteurs; St. Jérôme et Ste. Anne un seul chacune. Les autres paroisses n'en avaient aucun.

Primer le troupeau plutôt qu'un seul animal.

Il semble admis par tout le monde que le plus souvent notre système actuel d'exposition ne rend pas justice au vrai mérite, puisqu'au lieu de primer le meilleur troupeau pris dans son ensemble, les prix sont donnés pour un seul animal qui, très souvent, a été soigné au dépens du reste du troupeau. Ce qu'il faut pour faire progresser l'agriculture ce n'est pas tant la possession d'un ou de quelques beaux animaux; c'est plutôt le perfectionnement du système de culture dans ses différentes branches. Celui qui mérite d'être primé est celui qui a atteint le plus grand perfectionnement, soit dans sa paroisse, soit dans son comté. Tous les hommes intelligents dans le pays s'accordent, depuis bien des années, à reconnaître que ce qui transformera le plus tôt notre agriculture sera les fermes vraiment modèles et qu'il faudrait de ces fermes modèles dans chaque paroisse.

Moyen d'obtenir des Fermes-modèles dans chaque paroisse.

Le seul moyen d'arriver à ce but c'est d'offrir des prix pour les terres les mieux cultivées dans chaque paroisse et dans chaque comté. C'est là, d'ailleurs, le seul moyen d'intéresser les cultivateurs éloignés des centres et qui jusqu'à présent n'ont pu profiter aussi facilement du mouvement progressif causé par les sociétés de comté.

Réorganiser le bureau du Conseil Agricole.

Les orateurs insistèrent aussi sur les grands avantages que le Conseil d'Agriculture procurerait au pays en organisant son bureau de manière à pouvoir répondre aux diverses questions d'un intérêt général pour les cultivateurs et ils firent voir le besoin d'y adjoindre un

Entomologiste provincial

qui put se dévouer à l'étude des nombreuses questions en rapport avec l'agriculture, trouver des remèdes aux dégâts causés par certains insectes qui nous forcent aujourd'hui d'abandonner des cultures jusqu'à présent très profitables et qui nous privent de produits économiques et d'un usage général; par exemple, en trouvant moyen de détruire le ver à choux, celui des pois, etc.

Cultiver moins grand, cultiver mieux.

On insista aussi sur la nécessité de rendre nos cultures aussi productives et aussi profitables que possible. C'est le seul moyen de nourrir notre population et de la conserver au pays. D'ailleurs, il n'y a de culture vraiment profitable que celle qui est bien faite. Un arpent bien cultivé produira tout autant que trois ou quatre qui le seraient sans soins et sans engrais. Une bonne vache bien soignée peut donner plus de produits et plus de profits que trois vaches soignées comme on le fait trop généralement. M. Masson en développant cette idée fit voir jusqu'à quel point ce principe était appliqué dans plusieurs contrées d'Europe et notamment en Belgique où un fermier qui occupe 30 arpents de terre fait une culture très étendue, puisque la moyenne des fermes n'est que de 8 à 12 arpents. Sans borner autant nos cultures, il est bien évident que nous devrions en tirer des produits bien plus considérables. Pour cela il faut cultiver plutôt en profondeur qu'en

étendue. Il faut augmenter la quantité d'herbe dans nos pâturages et nos prairies, doubler et tripler la quantité des fumiers, diminuer les frais de main-d'œuvre en se procurant les meilleurs instruments aratoires, rendre plus généraux les bons labours, et la destruction des mauvaises herbes, la culture des légumes qui fournit plus de nourriture sur un arpent de terre qu'on pourrait en produire sur cinq ou six arpents en grains. Voilà les excellentes choses que nous avons entendues à Terrebonne et qui ne peuvent être trop répétées dans toutes les parties du pays.

Part du Clergé dans l'amélioration de l'agriculture.

Au dîner, nous avons remarqué avec un grand plaisir plusieurs membres du clergé. Il est certain que pour assurer aux progrès agricoles une impulsion vive et soutenue il faut absolument le concours du clergé catholique. Espérons que les diverses sociétés d'agriculture n'oublieront pas cette vérité et qu'elles inviteront à leurs fêtes les principaux membres du clergé de leur Comté.

Nous donnons ailleurs la liste des prix dans ce Comté avec les montants offerts.

Comté Laval.

Deux jours plus tard, nous assistions à l'Exposition du Comté de Laval où nous avons rencontré avec bonheur l'Honorable Procureur Général pour la Province de Québec. Nous ne pouvons trop louer cette démarche qui permet à l'administration de se rendre compte des progrès faits par la classe agricole et de ses besoins. Jusqu'aujourd'hui l'agriculture avait été trop négligée par les hommes au pouvoir. Espérons que notre Législature locale a compris que notre avenir, dans cette Province, est intimement lié au progrès de l'agriculture d'abord et ensuite au développement de la colonisation. Quand la population sera convaincue que la carrière agricole offre de véritables ressources et qu'il est facile d'obtenir un rendement triple de la moyenne obtenue jusqu'à ce jour, le mouvement en faveur de la colonisation deviendra bien plus populaire. Pour obtenir ces résultats il faut l'assistance de tous les hommes dévoués, il faut surtout que les hommes au pouvoir n'oublie pas un seul

instant que cette Province est essentiellement agricole, que l'amélioration de l'agriculture et la colonisation sont nos seuls moyens de conserver et d'occuper notre population ; que notre avenir dépendra de nos succès en agriculture. Malheureusement si ces choses ont été répétées bien des fois on s'est trop contenté de les dire sans travailler énergiquement à les mettre en pratique ; car, avouons-le, jusque dernièrement l'agriculture dans cette Province avait été excessivement négligée et nous ne pouvons trop faire pour reprendre le temps perdu.

Nous ne dirons qu'un mot des excellents discours qui ont été prononcés dans cette assemblée. Là aussi on s'est efforcé de faire reconnaître que malgré les succès obtenus, il ne faut pas s'arrêter en chemin et qu'il nous reste beaucoup à faire. Nous ne pouvons trop féliciter M. Bellerose des efforts qu'il fait dans chaque occasion pour développer le goût des améliorations agricoles dans son comté. Même au risque de déplaire, ce Monsieur répète toujours que les canadiens, malgré les progrès faits, ne sont pas encore aussi avancés en agriculture que les étrangers qui nous entourent. On est déjà convaincu du profit à retirer de ces améliorations, mais on négligé encore trop généralement de les mettre en pratique.

Pour rendre pleine justice au beau comté de Laval, nous dirons que son exposition était magnifique. Les produits dans toutes les classes étaient excellents ; quand aux vaches laitières, nous pensons qu'il serait difficile de réunir dans un comté quelconque un aussi grand nombre d'animaux d'une égale valeur. Les juments poulinières étaient très-nombreuses et d'excellentes qualités. Nous y avons admiré plusieurs beaux moutons et cochons. Enfin, dans le comté de Laval on a parfaitement compris les profits à retirer de l'amélioration des races, on s'y est livré avec intelligence et on en recueille aujourd'hui les fruits. Que l'on fasse la même chose pour la cultures améliorées et ce comté deviendra bientôt un des plus riches comme il est déjà un des plus beaux du pays. Nous avons eu occasion d'admirer à cette exposition cinq paires de couvertes de laine magnifiques qui ont été faites par Madame Bellerose.

Ces couvertes sont égales aux meilleures importations du genre et seront sans doute très-admirées à l'Exposition Provinciale. Il est seulement malheureux que ces produits de l'industrie domestique deviennent de plus en plus rares.

Lecture sur l'agriculture à Ste Rose.

Dimanche dernier, vers les 4 heures, P. M., M. Barnard, Rédacteur de la *Semaine Agricole*, donnait à une nombreuse assemblée des cultivateurs de Ste. Rose une lecture, sous forme d'entretien familier, sur l'art de bien cultiver..... Outre les habitants de Ste. Rose, l'on y voyait encore un grand nombre de ceux de Ste. Thérèse et de St. Martin.

Les Révérends MM. Tassé, supérieur du collège de Ste Thérèse, Dubé, curé de St. Martin, LeCours et Cousineau du collège de Ste. Thérèse et Perreault, curé de Ste. Rose, honoraient l'assemblée de leur présence.

A. D. P. Bélair, Ecr., président de la Société d'Agriculture du comté de Laval, fut élu président et le docteur McMahon prié d'agir comme secrétaire.

M. Barnard sut, pendant environ une heure et demie, tenir cette nombreuse assemblée suspendue à ses lèvres par ses remarques judicieuses et ses préceptes éclairés sur le bel art de l'agriculture.

L'attention respectueuse avec laquelle il a été écouté, et les marques nombreuses d'approbation avec lesquelles ses suggestions ont été reçues, prouvent combien les cultivateurs prennent d'intérêt à ces sortes d'entretiens, et combien ils ont à cœur d'apprendre tout ce qui peut leur faire faire quelques progrès dans la manière de bien cultiver leurs terres.

M. Barnard d'ailleurs, comme la chose a été reconnue partout où il s'est déjà fait entendre, sait traiter son sujet d'une manière tout à la fois si agréable, si enjouée, si délicate et si jolie, il sait si bien résoudre les difficultés qu'on lui propose, contredire et renverser les objections qu'on lui fait, et tout cela avec tant de modestie et sans jamais froisser l'amour-propre de personne, qu'il est impossible de ne pas l'écouter avec plaisir et de ne pas être satisfait après l'avoir entendu.

Lorsqu'il M. Barnard eut cessé de parler, l'assemblée adopta avec la plus grande unanimité les résolutions suivantes :

Résolu : Sur motion de M. René Meilleur, secondé par M. Simon Hoite :

Que cette assemblée remercie cordialement le savant lecteur des explications claires et instructives qu'il vient de donner sur les meilleurs moyens de bien cultiver.

Résolu : Sur motion de Frs. Major, Ecr., secondé par Félix Lavoie, Ecr. :

Que, comme celui qui apprend aux hommes à faire produire à la terre deux brins d'herbe là où elle n'en produisait qu'un seul est considéré comme un bienfaiteur de l'humanité, ainsi cette assemblée considère comme bienfaiteurs de ce pays les membres du Conseil Agricole, qui ont eu l'heureuse idée de faire donner, dans nos campagnes, des lectures si propres à exciter chez les cultivateurs un noble élan vers le progrès et le perfectionnement dans l'art de l'agriculture, progrès dont dépendent la prospérité et l'avenir du Canada.

Résolu : sur motion de M. Charles Gravelle, secondé par M. Michel Desjardins, père :

Qu'il est à souhaiter que l'instruction agricole se propage de plus en plus dans nos campagnes, et qu'en conséquence le Conseil d'Agriculture mériterait bien de l'opinion publique en trouvant moyen de fournir gratuitement à tous les membres des sociétés d'agriculture, un journal dédié exclusivement aux affaires agricoles, tel par exemple que la *Semaine Agricole* ; Ce qui, dans l'opinion de cette assemblée, serait facile au dit Conseil en prenant pour subventionner un tel journal, quelque chose sur son propre fond et quelque chose sur l'octroi du gouvernement à chaque société d'agriculture.

Après l'adoption de ces résolutions, M. le Président invita le Révérend M. Tassé à vouloir bien adresser quelques mots à l'assemblée. Ce digne Monsieur se rendit à cette demande et fit avec cette solidité de jugement et cet esprit pratique qui le caractérisent, plusieurs observations marquées au coin du patriotisme le plus pur.

Il demanda entre autres, à l'assemblée de quel œil serait vu l'établissement d'un musée agricole où un ou deux employés seraient spécialement chargés de faire des collections tant du règne végétal que du règne animal, et auprès desquels les cultivateurs seraient toujours certains d'avoir toutes les informations nécessaires sur tout ce qui concerne l'agriculture, la destruction des insectes nuisibles, les meilleurs moyens de prévenir et même souvent de guérir les maladies des animaux, etc, etc. Il sonda aussi l'opinion de l'assemblée sur l'opportunité de propager autant que possible l'instruction agricole par le moyen de lectures comme celle qu'on venait d'entendre, par la propagation, soit gratuitement, soit au plus bas prix possible, de bons journaux agricoles, etc, etc. Inutile de dire que toute l'assemblée approuva avec le plus grand empressement les idées contenues dans ces questions et exprima hautement l'opinion que les quelques dépenses que tout cela nécessiterait seraient amplement compensées par le

bien général qui en découlerait, et qu'une telle dépense, faite pour le bien de la classe agricole, rencontrerait infailliblement l'approbation de tous les cultivateurs.

Enfin, les paroles si sensées du révérend supérieur ont servi de digne couronnement à tout ce que l'on venait d'entendre.

Le révérend M. Perreault termina l'assemblée en remerciant ses paroissiens, ainsi que les étrangers, qui, malgré le temps pluvieux et le mauvais état des chemins, s'étaient rendus en si grand nombre; et chacun s'en retourna avec une plus haute idée de l'importance et de la dignité de l'état d'agriculteur.

Ste. Rose, 6 septembre 1870.

—Communiqué.

Société d'agriculture du Comté de Terrebonne.

LISTE DES PRIX DÉCERNÉS A L'EXPOSITION
TENUE A STE. THÉRÈSE LE 6 SEPTEMBRE, 1870.

Chevaux	5 classes,	27 prix	\$142.00
Bêtes à cornes	6 "	54 "	203.78
Moutons.....	6 "	50 "	163.80
Pourceaux...	2 "	10 "	35.00
Produits, etc	3 "	15 "	52.50

22 cls., 156 prix \$597.18

DIVISÉS EN CLASSES COMME SUIT :

1re Classe—	Etalons âgés, 5 prix :	\$12.60, 11.20, 8.40, 7.00, 5.60.
2de Classe—	Etalons au-dessous de 4 ans, 3 prix,	\$7.00, 5.60, 4.20.
3e Classe—	Etalons au-dessous de 3 ans, 3 prix,	\$4.90, 3.50, 4.20.
4e Classe—	Juments, poulins, 9 prix,	\$8.40, 7.00, 5.60, 5.25, 4.90, 4.55, 4.20, 2.80, 2.10
5e Classe—	Pouliches au-dessous de 4 ans, 7 prix,	\$5.00, 4.50, 4.00, 3.50, 3.00, 2.50, 2.00
6e Classe—	Taureaux âgés 9 prix	\$6.00, 5.50, 5.00, 4.20, 4.00, 3.00, 2.50, 2.00, 1.40.
7e Classe—	Taureaux au-dessous de 3 ans, 9 prix,	\$6.00, 5.50, 5.00, 4.25, 4.00, 3.50, 3.00, 2.00, 1.50.
8e Classe—	Taureaux au-dessous de 2 ans, 9 prix,	\$6.00, 5.50, 5.00, 4.50, 4.00, 3.50, 3.00, 2.00, 1.50.
9e Classe—	Vaches, 9 prix,	\$8.20, 7.00, 5.60, 4.90, 4.00, 3.50, 3.25, 2.73, 2.20.
10e Classe—	Génisses au-dessous de 3 ans, 9 prix,	\$4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.

11e Classe—	Génisses au-dessous de 2 ans, 9 prix,	\$4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.
12e Classe—	Béliers âgés, 9 prix,	\$4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.
13e Classe—	Béliers d'un an, 9 prix,	\$4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.
14e Classe—	2 Brebis âgées, 9 prix,	\$4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.
15e Classe—	2 Brebis d'un an, 9 prix,	4.90, 4.55, 4.20, 3.50, 3.15, 2.80, 2.45, 2.10, 1.75.
16e Classe—	Agneaux, 7 prix,	\$4.90, 4.20, 3.85, 3.50, 2.80, 2.10, 1.75.
17e Classe—	2 Agnelles, 7 prix,	\$4.90, 4.20, 3.85, 3.50, 2.80, 2.10, 1.75.
18e Classe—	Verrats de l'année, 5 prix,	\$4.90, 4.20, 3.50, 2.80, 2.10.
19e Classe—	Truies de l'année, 5 prix,	\$4.90, 4.20, 3.50, 2.80, 2.10.
20e Classe—	Flanelle, 5 prix,	\$4.90, 4.20, 3.50, 2.80, 2.10.
21e Classe—	Etoffe, 5 prix,	4.90, 4.20, 3.50, 2.80, 2.10.
22e Classe—	Toile, 5 prix,	\$4.90, 4.20, 3.50, 2.80, 2.10.

Liste des concurrents heureux.

RACE CHEVALINE.

Etalons âgés 5 prix (7 entrées).

1 Ant. Desjardins,	Ste. Thérèse
2 Ant. Payement	"
3 John Morris	"
4 Alexander Miller,	"
5 Pierre Desjardins,	"

Etalons au-dessous de 4 ans.

1 W. Moody,	Terrebonne
2 Joseph Jérôme,	St. Janvier

Etalons sous 3 ans (6 entrées).

1 W. Moody,	Terrebonne
2 Jos. Gadebois	"
3 Thomas Delorme	"

Pouliches (18 entrées).

1 John Morris	Ste. Thérèse
2 Will. Miller	"
3 Will. Moody	Terrebonne
4 Olivier Filion	Ste. Thérèse
5 Octave Ouimette de	Terrebonne
6 Damas Forget	"
7 Thomas Kimpton	Ste. Thérèse

Juments et poulins. (20 entrées).

1 Will. Miller	Ste. Thérèse
2 Thomas Delorme	Terrebonne
3 John Kimpton	Ste. Thérèse
4 Félix Forget	St. Janvier
5 Charles Stuart	Ste. Thérèse
6 Math. Gilmour	St. Janvier
7 Olivier Filion	Ste. Thérèse
8 Alexder Miller	"

RACE BOVINE.

Taureaux Agés.

1 Will. Moody	Terrebonne
2 Ant. Payement	Ste. Thérèse
3 Alex. Dubois	"
4 Thomas Kimpton	"
5 Frs. Dion	"
6 Nérée Dubois	"
7 Alex. Miller	"
8 John Gilmour	St. Janvier

Taureaux au-dessous de 3 ans.

1 Will. Cleary	Ste. Thérèse
2 Félix Forget	St. Janvier
3 John Oswald	Ste. Thérèse
4 Jos. Jérôme	"
5 John Hamilton	"
6 Ant Payement	"
7 M. Masson	Terrebonne
8 Martin Graton	Ste. Thérèse

Taureaux au-dessous de 2 ans (4 entrées.)

1 Emmanuel Richard,	St. Anne
2 Séminaire Ste. Thérèse	S. Thérèse
3 John Hamilton	"
4 Touss. Labelle	"
5 Mich. Lonergan	"
6 Léon Leclair	Terrebonne
7 Salomon Leclair	Ste. Thérèse
8 Janvier Lesage	"
9 Michel Légaré	"

Vaches à lait (20 entrées.)

1 William Miller	Ste. Thérèse
2 Séminaire	"
3 Alex. Miller	"
4 John Kimpton	"
5 Xavier Graton	"
6 Salomon Leclair	"
7 Thomas Kimpton	"
8 John Oswald	"
9 Charles Stuart	"

Génisses sous 3 ans (21 entrées.)

1 Thomas Kimpton	Ste. Thérèse
2 Will. Miller	"
3 John Kimpton	"
4 Alex. Miller	"
5 Will. Lonergan	"
6 W. Moody	Terrebonne
7 Mich. Lonergan	Ste. Thérèse
8 John Oswald	"
9 Octave Ouimette	Terrebonne

Génisses sous 2 ans (16 entrées.)

1 John Hamilton	Ste. Thérèse
2 Séminaire Ste. Thérèse	"
3 Mr. Masson	Terrebonne
4 Paul E. Marier	"
5 Ovide Limoges	"
6 W. Moody	"
7 Salomon Leclair	Ste. Thérèse
8 Octave Ouimette	Terrebonne
9 John Kimpton	Ste. Thérèse

RACE OVINE.

Belliers âgés.

1 Jos. Gadebois	Terrebonne
2 Ant. Payement	Ste. Thérèse
3 Ovide Limoges	Terrebonne
4 Frs. Dion	Ste. Thérèse

- 5 Félix Forget St. Janvier
- 6 Léon Leclair Terrebonne
- 7 Ludg. Ouellet " "
- 8 John Hamilton Ste. Thérèse

Béliers d'un ans (12 entrées.)

- 1 Mr. Masson Terrebonne
- 2 Ludg. Ouellet " "
- 3 Chls Cadais, fils " "
- 4 John Kimpton Ste. Thérèse
- 5 Moïse Deschambault " "
- 6 Charles Stuart " "
- 7 Octave Ouimette Terrebonne
- 8 Ant. Payement Ste. Thérèse
- 9 Michel Légaré " "

2 brobis âgées, (11 entrées.)

- 1 Will. Miller, Ste. Thérèse
- 2 Ant. Payement " "
- 3 Joseph Gadebois Terrebonne
- 4 Mon. Masson " "
- 5 Ludg. Ouellet " "
- 6 Isidore Bastien " "
- 7 Alex. Miller Ste. Thérèse
- 8 Ovides Limoges Terrebonne
- 9 Théophile Gundon Ste. Thérèse

2 Brebis d'un an (16 entrées.)

- 1 Jos. Cadebois Terrebonne
- 2 Charles Cadais, fils " "
- 3 William Miller Ste. Thérèse
- 4 Ludger Ouellet Terrebonne
- 5 Frs. Dion Ste. Thérèse
- 6 Alex. Miller " "
- 7 Félix Forget St. Janvier
- 8 Alfr. Leclair Terrebonne
- 9 Ovide Limoges " "

Agneaux (16 entrées.)

- 1 Chs. Cadais, fils Terrebonne
- 2 Jean Filion " "
- 3 Frs. Dion Ste. Thérèse
- 4 Will. Miller " "
- 5 Alex. Miller " "
- 6 Jos. Gadebois Terrebonne
- 7 Félix Forget St. Janvier

2 Agnelles (11 entrées.)

- 1 Frs. Dion Ste. Thérèse
- 2 Jos. Gadebois Terrebonne
- 3 Charles Cadais, fils " "
- 4 Jos. Jérôme Ste. Thérèse
- 5 Mich. Légaré " "
- 6 Mon. Masson Terrebonne
- 7 Moïse. Deschambault Ste. Thérèse

RACE PORCINE.

Cochons (10 entrées.)

- 1 Octave Ouimette Terrebonne
- 2 Alex. Miller Ste. Thérèse
- 3 Isidore Bastien Terrebonne
- 4 John Kimpton Ste. Thérèse
- 5 Jos. Jérôme " "

Truies (10 entrées.)

- 1 Wm. Moody Terrebonne
- 2 John Kimpton Ste. Thérèse
- 3 Alex. Miller " "
- 4 Séminaire " "
- 5 Wm. Cleary " "

INDUSTRIE DOMESTIQUE.

Flanelle (12 entrées.)

- 1 Octave Ouimette Terrebonne
- 2 Ludger Ouellet " "

- 3 Jos. Jérôme St. Janvier
- 4 Félix Forget " "
- 5 Ovide Limogès Terrebonne

Etoffes (13 entrées.)

- 1 Léon Limoges Terrebonne
- 2 Félix Forget St. Janvier
- 3 Octave Lapointe St. Jérôme
- 4 Lud. Ouellet Terrebonne
- 5 Mich. Légaré Ste. Thérèse

Toile (9 entrées.)

- 1 Ovide Limoges Terrebonne
- 2 Xavier Graton Ste. Thérèse
- 3 Léon Leclair Terrebonne
- 4 Isidore Bastien " "
- 5 Samuel Filion " "

MM. les juges recommandent qu'il soit donné un prix aux tapis faits par Madame Isidore Bastien, Terrebonne, aux couvertes de Madame Payement et pour une pièce de flanelle à M. Michel Légaré de Ste. Thérèse.

Votre, etc., etc.

A. SÉGUIN.
Sec. Trés.

Question.

St. Gabriel de Val-Cartier, 6 sept. 1870.

Quelques-uns de vos nombreux et savants correspondants pourraient-ils m'indiquer un remède, si remède il y a, pour une maladie dont quelques unes de mes poules, de l'année dernière et de cette année, se sont trouvées atteintes. Voici les symptômes : Il leur vient une enflure sur le côté de la tête, en bas de l'œil, et cette enflure va toujours s'augmentant et les fait mourir. Si votre *Semaine* voulait bien me renseigner là-dessus, je l'en aimerais d'avantage, si c'était possible.

Tout à vous, Monsieur le Rédacteur,

UN ABONNÉ.

APICULTURE.

Les Abeilles en saison morte.

Réunion des ruches à hausses.—Le premier panier qui se présente est un essaim ; le second une souche ; associons-les, et, quoique l'essaim soit le plus léger, plaçons-le par-dessus l'autre de la manière suivante :

Nous commençons par mettre l'essaim en état de bruissement ; nous passons ensuite à la souche, nous débouchons le trou de son couvercle, et l'enfumons par cette ouverture jusqu'à ce que les abeilles s'enfuient par la porte ; nous faisons passer un fil de fer entre la hausse supérieure et le couvercle que nous enlevons ; puis nous allons chercher l'essaim pour le placer par-dessus les gâteaux mis à jour ; nous calfeutrons soigneusement les deux ruches en laissant néanmoins entre elles une petite porte pour trois ou quatre abeilles de front.

Une recommandation bien importante, c'est de ne pas laisser de vide entre les gâteaux des deux ruches : il faut de toute nécessité que les abeilles puissent communiquer facilement de l'une à l'autre. Nous plaçons donc, si le cas l'exige, d'autres gâteaux entre les deux paniers ; ils servent comme d'échelle pour monter ou descendre à volonté.

Il suffit que l'essaim ait environ 6 lbs de miel pour avoir la place d'en haut. S'il n'en avait que 4, par exemple, il faudrait le réduire à sa hausse supérieure et le mettre tout simplement par-dessus le couvercle de la souche, en ne laissant d'autre porte que celle d'en bas.

Les deux ruchées qui viennent ensuite sont deux souches : nous élevons la plus pesante sur l'autre, en suivant exactement les mêmes prescriptions. Les réunions ne doivent se faire que deux ou trois heures avant la nuit, afin de prévenir le danger du pillage.

Quelquefois, au lieu d'enlever le couvercle de la ruche inférieure, je me contente de le déboucher et de placer l'autre ruche par dessus, en laissant une petite ouverture au bas de cette dernière. Les abeilles se décident presque toujours à abandonner le bas pour se concentrer dans le haut. Cette seconde manière n'est pas aussi sûre que l'autre, et ne doit être pratiquée qu'autant que la ruche supérieure peut, avec ses propres ressources, traverser les froids de l'hiver. Il faut toujours enfumer convenablement les mouches et rendre en même temps leurs communications faciles. Par ce moyen, les deux colonies s'abordent et se mêlent sans combat.

Les trois secrets de l'apiculture.—Les trois secrets de la véritable et bonne apiculture sont *premierement*, de laisser toujours aux ruchées un superflu de 2 à 4 lbs de miel ; *secondement*, de réunir deux à deux, en automne, dans les mauvaises années, toutes les ruches faibles de population ou légères de miel ; *troisièmement*, de doubler au moment de l'essaimage tous les essaims faibles ou tardifs.—Pour être mis en pratique, ces trois secrets n'exigent ni science ni étude. Le bon sens et l'assiduité en tirent plus de profit qu'on ne saurait le faire en compulsant les plus gros livres.

Soins aux ruchées avant l'hiver.—Pour les ruchées, l'hiver commence en octobre. C'est le moment de les préparer à traverser la mauvaise saison. On aura soin de les calfeutrer exactement, de veiller surtout à ce que le couvercle des ruches à hausses soit hermétiquement fermé. La moindre ouverture y établirait de bas en haut un courant d'air meurtrier aux abeilles.

Il faut de l'air en hiver comme en été ; il faut que les mouches aient toute liberté de sortir et de rentrer ;

on ne fermera donc pas la porte, mais j'aimerais qu'on la disposât de telle façon que les ennemis ne pussent point y passer, et que cependant les abeilles pussent facilement entraîner leurs morts au dehors. Ainsi, une porte large de 1 pouce à 1½ pouce et haute de 5 lignes me paraît très-convenable. Elle serait peut-être encore plus commode si elle avait de 7 à 9 lignes de largeur sur 8 lignes de hauteur ; mais alors une pointe en fer couperait la hauteur en deux parties, qui n'auraient plus chacune que 4 lignes. Avec cette disposition, les mouches mortes n'obstrueraient jamais le passage.

Hivernage des ruchées.—Il est généralement reconnu que les ruchées qui passent la mauvaise saison en plein air souffrent moins que celles qui la passent dans une chambre obscure et isolée. Dans les dernières, chose étonnante, l'humidité et la mortalité sont plus grandes que dans les autres. On laissera donc les ruchées en plein air ; on se contentera de les garantir de la pluie.

Quelques personnes les enveloppent soigneusement pour l'hiver. C'est un manteau qu'elles leur donnent contre le froid. Je n'ai jamais eu cette attention ; cependant, loin de la blâmer, je crois bonne surtout pour les ruchées à faible population. Il est à craindre seulement que le manteau ne serve de retraite aux mulots.

Des apiculteurs peu expérimentés placent des paillasons, des planches devant les ruches ; c'est une attention désastreuse qui n'empêche pas les abeilles de sortir, mais qui ne leur permet plus de rentrer. Si vous tenez à vos planches et paillasons, mettez-les de façon que les mouches puissent, en revenant de leur courses, voir et retrouver la porte de la maison.

Pendant l'hiver, les ruchées ne demandent que la tranquillité et le repos. Ne les inquiétez pas par des visites importunes, contentez-vous de voir de temps en temps si les portes ne sont pas obstruées. Surtout pas de mouvements brusques ; les abeilles, qui sont sensibles aux secousses les plus légères, s'agitent ; quelques-unes se détacheraient en éclaireurs, et, surprises par le froid, elles ne pourraient plus rejoindre le gros de la famille.

Il n'est pas rare de voir en mort-saison des bourdons morts à la porte de quelques ruchées. Certains apiculteurs pourraient craindre qu'elles ne fussent orphelines. Sans doute, il peut y en avoir dans le nombre qui soient sans mère ; mais généralement ces colonies, qui produisent quelques rares bourdons, ne doivent donner aucune inquiétude.

Colonie bien conditionnée pour l'hiver.—Les colonies bien peuplées et fortement approvisionnées, traversent sans accident les hivers longs et rigoureux.

Les essaims de l'année, pourvu qu'ils aient des provisions jusqu'au mois d'avril, ne les craignent pas non plus. Mais les paniers à vieille cire, peu peuplés, et dont les provisions sont disséminées, souffrent même dans un hiver ordinaire ; souvent ils perdent le quart ou la moitié de leur faible population.

Soins aux ruchées pendant les neiges.—Quelquefois dans nos contrées, les ruches se trouvent couvertes d'une couche de neige plus ou moins épaisse. On doit la balayer légèrement avec une brosse à long poil, sans oublier d'en débarrasser la porte. Mais lorsque la neige recouvre la terre et qu'il fait un beau soleil de février, on peut s'attendre à bien des soucis. Si on ferme les portes, les mouches feront des efforts inouis pour sortir de leur prison, il en périra beaucoup ; si, au contraire, elles ont toute liberté, elles s'échapperont avec joie ; mais après une course de quelques minutes, bon nombre d'entre elles, fatiguées, refroidies, reviendront tomber sur la neige en avant de l'apier, et une fois tombées ne se relèveront plus. Malgré les inconvénients de cette liberté, j'aime encore mieux la donner ; mais alors, je répands sur une étendue de 12 à 15 pieds en avant de l'apier de la paille clair semée. Les abeilles s'y reposent, et bientôt, réchauffées par le soleil, elles reprennent leur vol pour rentrer dans la ruche. Le mieux serait peut-être de fermer les ruches momentanément et d'empêcher l'action du soleil en plaçant des planches ou des paillasons en avant.

COIN DU FEU.

Méthode facile pour apprendre à lire aux enfants.

Je crois faire acte d'utilité en faisant connaître une méthode pour apprendre à lire aux enfants en très-peu de temps, et tout en les amusant.

Avec cette méthode qui suffit pour tout un village, le père de famille sera dispensé d'envoyer son jeune enfant à l'école de son bourg, et de payer les mois d'école : cette méthode est donc très-précieuse.

Voici le matériel de cette méthode : on se procure :

1o Cinq planchettes de 8½ pieds de long, ayant la forme d'une règle plate ;
2o Vingt petits cubes en forme de dés à jouer, de différentes grosseurs de quatre en quatre ;

3o Un petit gobelet en fer blanc dans lequel on puisse déposer quatre dés à la fois ; ensuite, on fait imprimer en beaux caractères cinq bandes de papier ayant la largeur et la longueur des planchettes :

Sur la première bande, toutes les lettres de l'alphabet placées verticale-

ment les unes au-dessous des autres, en ayant soin de placer la lettre majuscule à côté de la minuscule, afin que l'enfant puisse bien les distinguer ;

Sur la seconde bande, on fait imprimer également vingt-quatre monosyllabes ;

Sur la troisième, vingt-quatre mots de deux syllabes ;

Sur la quatrième, vingt-quatre mots de trois syllabes ;

Sur la cinquième, etc., etc.

Lorsque ces bandes sont imprimées, on les colle sur les petites planchettes qui doivent servir d'aide-mémoire à l'enfant.

On fait aussi imprimer les vingt-quatre lettres de l'alphabet sur vingt-quatre carrés en papier, ayant le diamètre nécessaire pour couvrir chacune des faces d'un dé et en ayant soin toujours de placer la lettre majuscule à côté de la minuscule.

On fait imprimer de même vingt-quatre monosyllabes, vingt-quatre de deux syllabes et vingt-quatre mots de 3 syllabes et vingt-quatre mots de 4 syllabes.

On découpe alors les vingt-quatre carrés de papier contenant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et on les colle sur les faces des 4 premiers dés. On découpe également les vingt-quatre carrés de papier contenant les vingt-quatre monosyllabes et on les colle encore sur les faces des quatre autres dés ; ainsi de suite.

Il est bien entendu que les mots d'une, de deux, de trois, de quatre syllabes, qui sont collés sur les faces des dés, doivent être les mêmes que ceux qui sont collés sur les planchettes.

Lorsque ces dispositions sont faites, c'est-à-dire lorsque les planchettes et les dés sont préparés, le père de famille place devant son enfant la première planchette sur la quelle est collée la bande de papier contenant les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il lui montre du doigt la lettre A placée au haut de cette planche et lui dit : " Mon enfant, tu vois bien cette lettre, elle s'appelle A." Il prend ensuite les premiers dés, lui montre également la lettre A collée sur la face d'un de ses côtés, il lui dit ensuite : " Cette lettre s'appelle A ; si tu l'amènes je te donnerai une récompense." Le petit bonhomme tout joyeux prend les 4 dés, les met dans le petit gobelet, les agite, puis les jette avec précipitation sur la table. Il ouvre alors de grands yeux pour apercevoir la lettre A, et porte ses regards au haut de la planchette qui est son aide-mémoire. Ne l'apercevant pas il reprend aussitôt les dés et recommence jusqu'à ce qu'il réussisse à amener la lettre cherchée. Alors, il s'écrie tout joyeux : " La voilà la lettre A." Le père lui remet une petite récompense, et l'on passe à la lettre B, sur laquelle on opère de la même manière. Ainsi des autres lettres de l'al-

phabets et des mots d'une, de deux, de trois, de quatre syllabes.

L'enfant porte tellement son attention sur la lettre qui lui a été indiquée qu'elle se grave naturellement dans sa mémoire, et jamais il ne l'oubliera, grâce à sa petite récompense.

L'avantage inappréciable que présente cette méthode pour l'enfance, c'est de faire prononcer par une seule émission de voix, les mots d'une, de deux, de trois, et de quatre syllabes, tels que pain, bonbon, violon, gouvernement. Lorsque l'enfant sait prononcer ces mots sans épeler, il sait lire.

Voilà en quoi consiste cette méthode, qui n'a pas été éditée jusqu'à ce jour, parce qu'on ne la connaît pas.

La dépense que nécessite cette méthode se réduit à très-peu de chose et ne s'élève certainement pas à plus que la valeur des livres nécessaires pour apprendre à lire. Il reste de plus au père ou la mère de famille la satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire : "C'est moi qui ai appris à lire à mon enfant ;" c'est une bien grande jouissance pour lui.

Les dés peuvent être faits en bois blanc ; si les mots et les lettres collés sur les planchettes et sur la face des dés s'effacent ou se déchirent, on les renouvelle par d'autres qu'on peut faire imprimer, ou même enlever d'une affiche quelconque. On doit voir par ce simple exposé que toute personne qui sait lire peut enseigner cette méthode des plus faciles. Elle semble de prime abord très-compliquée, et cependant elle ne l'est pas, il suffit tout simplement de se procurer le matériel qui n'est certainement pas coûteux.

Je crois consciencieusement qu'un enfant, quelque obtus qu'il soit, apprendra en très-peu de temps non-seulement les vingt-quatre lettres de l'alphabet, mais encore les mots d'une, de deux, de trois et de quatre syllabes.

L'abbé THIENNOT.

—Revue d'Economie Rurale.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

—Partager l'or ! répondit le Bruxellois. Je puis admettre cette coutume tant qu'on n'a pas beaucoup d'or ; mais je suppose que, dans peu de jours, nous en possédions soixante livres, courrons-nous alors chacun avec un poids de dix livres pendu au cou ? Qui pourrait travailler ainsi ?

—C'est égal, murmura le matelot, partageons le contenu du plat.

—Oui, oui, riposta Donat ; cela

donne de la force et du courage, quand'on sent balancer, en travaillant, l'or sur son cou.

—Tu es fou !... répliqua Pardoes ; nous sommes presque sûrs de trouver en peu de temps assez d'or pour posséder chacun au moins cent mille francs. Cela serait un poids de quatre-vingt livres que chacun de nous devrait toujours porter au cou. C'est impossible. Tâchez d'envisager les choses avec un peu de bon sens. Je veux faire aussi une proposition. Si nous étions attaqués par les bandits qui courent les bois ou par les Californiens sauvages, ils nous prendraient tout l'or que nous avons sur nous. Nous devons être plus sages et plus rusés. Je propose de chercher dans le rocher un trou, une crevasse ou un endroit caché à quelques pas de notre tente. Là, nous placerons, à partir de demain, tout l'or que nous trouverons. Nul ne pourra y toucher et lorsque la majorité y consentira, et seulement en présence des autres. Celui qui, sans y être autorisé, mettra la main sur le trésor commun, ne fût-ce que par curiosité, donne à ses compagnons le droit de le tuer sur-le-champ, et celui qui l'épargnera sera considéré comme complice de la trahison. Ces mesures sévères sont nécessaires, mes camarades, à notre sûreté. Vous devez les accepter, car il n'y a pas d'autres moyens.

Après quelques murmures du matelot, tous donnèrent leur consentement à la loi proposée. Ils se glissèrent sous leur tente, s'entortillèrent dans leurs couvertures et couchèrent le cœur plein d'une douce joie.

VII

LE Puits.

A peine une lueur douteuse commençait-elle à descendre dans la vallée, que les chercheurs d'or surexcités étaient déjà sur pieds. Il y en avait deux ou trois qui n'avaient pas dormi, les autres très-peu ; car la certitude de posséder bientôt des monceaux d'or avait agité leurs nerfs et troublé leur repos. Leurs yeux étaient rouges, leurs traits fatigués, leurs corps engourdis et surtout leurs bras étaient raidis et douloureux. Après s'être réchauffés en déjeunant près d'un grand feu, ils reprirent assez de courage et de force pour recommencer leur travail.

Ils cherchèrent premièrement une crevasse pour y cacher leur or et trouvèrent bientôt une place favorable, à trente pas environ de leur tente ; c'était une fente transversale sous un bloc de rocher, à peine assez large pour y passer la main, mais qui allait en s'élargissant et si profonde, qu'on ne pouvait toucher le fond sans y plonger le bras jusqu'au coude.

Le Bruxellois jeta tout l'or dans ce trou, rappela la loi adoptée, se dirigea ensuite vers le puits, et, après avoir

un moment regardé dans l'eau, il dit à ses compagnons :

—Le rêve qui m'a agité cette nuit et qui a troublé mon sommeil est la vérité ! Réfléchissez avec moi, mes amis. L'eau qui descend de cette gigantesque montagne descende dans sa course les pierres aurifères, les brise et les écrase dans l'abîme pendant la saison des pluies ; la violence des eaux furieuses fait qu'une partie de cet or est rejeté par l'abîme et roule jusqu'ici. Nous le verrions se répandre en grande quantité dans le lit de la rivière si ce trou ne l'arrêtait et ne l'engloutissait pas. La preuve, c'est que nous avons trouvé dans les fentes de ses parois lézardées plus de vingt livres de pépites. Si les quelques aspirités de ces parois ont suffi pour retenir tant d'or, combien ne doit-il pas en être tombé au fond ? Des milliers de livres peut-être ! Qui peut affirmer que, si nous pouvions toucher le fond de ce puits, nous ne trouverions pas assez d'or pour enrichir la population d'une ville entière ?

—Oui, oui, des millions et des millions ! murmura le baron. Plus que n'en possède la Banque de France !

—O ciel ! des milliers de livres ! s'écria le matelot. Il nous les faut ; ce trou fût-il l'entrée de l'enfer.

—C'est facile à dire, répliqua Pardoes, mais le désir et la volonté ne suffisent pas. Il faut tâcher de savoir s'il est possible de s'emparer de ce merveilleux trésor.

—Nous viderons le trou, dit l'Ostendais qui frémissait et piétinait d'impatience.

—Non, cela ne peut réussir, la rivière s'y jette.

—Il sera vide, dussions-nous en boire le contenu ! s'écria Kwik. Avoir des milliers de livres d'or et ne pas les...

—Allons, pas de bêtises, interrompit Pardoes. Coupons là-bas un long sapsin ; nous mesurerons la profondeur du trou, et nous verrons ainsi s'il n'y a pas moyen d'en atteindre le fond.

A continuer.

Taureau Alderney Importé et Jeunes Taureaux à Vendre.

VICTOR HUGO—Élevé par M. Jean Da Veulle de St. Clément, Jersey, de sa vache lère prime en 1863, Société Royale d'Agriculture, âgé de 3 ans et 3 mois.

GASPÉ—Provenant de Victor-Hugo, Dame Alice importée. Né le 11 Septembre 1869.

MONTCALM—Provenant de Défiance ; Dame Berthe importée. Né le 12 Décembre 1869.

MÉGANTIC—Provenant de Défiance ; Dame Bonne importée. Né le 12 Décembre 1869.

PRINCE ARTHUR—Provenant de Défiance Dame Lisette importée. Né le 18 Novembre 1869.

Les jeunes Taureaux sont le produit d'animaux de plus grand mérite, choisis par M. Henry Tait dans le troupeau de S. A. R. le Prince Albert, Ferme Shaw, Windsor, et par M. L. P. Fowler, du troupeau des plus célèbres éleveurs sur l'île Jersey.

S. SHELDON STEPHENS,
Montréal.

10 Juin.

AUX ABONNÉS

DÈ

LA SEMAINE AGRICOLE

ET DE

LA MINERVE

Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés de la Semaine Agricole et aux différentes Editions de La Minerve, nous entreprenons.

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES

AU

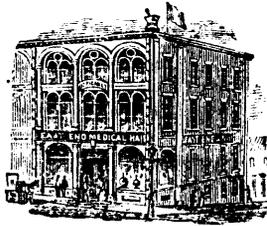
PRIX COUTANT

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT.

Bureau de la MINERVE, }
Montréal, Juillet 1870 }

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE DU



LA PHARMACIE DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre - Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du

GROS PILON SUR LA MAISON

Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

COLLEGE VETERINAIRE DE MONTREAL

ETABLI EN 1866.

En rapport avec la Faculté Médicale de l'Université McGill; sous le patronage du Conseil d'Agriculture, P. Q.

COURS . . . 1870-71.

Les Classes ré-ouvriront MERCREDI, le 12 Octobre.

Pour les particularités s'adresser à

D. McEACHIRAN,

679, Rue Craig.

GEO. LECLÈRE, M.D.,

Secrétaire.

Montréal, 10 Sept.—m

Société d'Agriculture du Comté de Pontiac.

L'EXHIBITION ANNUELLE de la Société d'Agriculture du Comté de Pontiac, aura lieu MERCREDI, le 5ème jour d'Octobre prochain, à Clarendon Centre, à 10 heures a. m.

Par ordre du Bureau des Directeurs,

G. M. JUDGSON,

Sec.-Trésorier.

Clarendon, 29 Août 1870.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 15 Septembre 1870.

Table with multiple columns for products (PRODUITS), locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec), and prices. Includes categories like FARINE EN QUART, GRAINS ET GRAINES, VOLAILLES, POISSON, and BESTIAUX.